IMAGES


M. Churchill descend le perron de l'ambassade en compagnie de Lord Lampson, de M. Casey, de Sir Alan Brooke, etc...


La gracieuse ambassadrice répond par un sourire à une boutade de M. Churchill.


Sir Alan Brooke, M. Churchill et M. Casey dans les jardins de l'ambassade.


M. Churchill dans les jardins de l'ambassade britannique au Caire, en compagnie de M. Richard Casey, ministre d'Etat.

CHURCHILL EN TOURNEE

Le Premier britannique, au cours de ses entretiens en wagon, à Adana, avec S.E. Ismet Ineunu, Président de la République Turque.

25 millièmes

En PALESTINE 30 mils

En SYRIE & LIBAN 30 piastres



Le président Roosevelt dine en plein air, au cours d'une visite aux unités américaines. A gauche, M. Harry Hopkins.

Le président Roosevelt, assis, serre la main du général Giraud. Debout, le général de Gaulle et M. Churchill assistent à l'entretien.

CASABLANCA

Du 13 au 23 janvier dernier, une conférence tenue à Casablanca réunit la plus importante représentation d'états-majors que le monde ait jamais connue. Les chefs des Nations Unies, convaincus que leurs forces se trouvent solidement établies pour une offensive définitive au cœur même de l'Axe, ont établi des bases pour porter le coup fatal à l'ennemi. Nous ne tarderons pas à voir les résultats tangibles de cette réunion dont les photos ci-contre, reçues par belinogramme, sont une vivante illustration.

M. Churchill serre la main du général Giraud après un entretien particulièrement cordial.

LE CAIRE

Dans les jardins de l'ambassade britannique, M. Churchill photographié avec, à sa droite, le général Sir Alan Brooke, chef de l'état-major impérial, l'amiral Harwood, commandant en chef de la flotte britannique en Méditerranée orientale, et, à sa gauche, le général Wilson, commandant en chef de la 9ème armée d'Irak et d'Iran, et le général Alexander, commandant en chef dans le Moyen-Orient. ↓

↑
Conjointement aux réunions du président Roosevelt et de M. Churchill, les membres des états-majors britanniques et américains se sont réunis pendant de longues heures pour mettre au point les détails des plans alliés pour l'offensive de 1943. Voici de gauche à droite : les membres de l'état-major américain, l'amiral Ernest King, commandant en chef de la flotte américaine, le général Marshall, chef d'état-major de l'armée américaine, le lieutenant général Arnold, commandant en chef de l'aviation américaine. A droite de la photo sont assis les membres de l'état-major britannique. On reconnaît de droite à gauche : Sir John Dill, chef de la mission militaire britannique aux Etats-Unis, Sir Charles Portal, commandant en chef de la R.A.F., Sir Alan Brooke, chef de l'état-major impérial, Sir Dudley Pound, premier lord de la mer, et le vice-amiral Lord Mountbatten, chef des opérations combinées.

L'ECRAN DE LA SEMAINE

Les reporters
DE LA MAISON-BLANCHE

La conférence historique de Casablanca a mis en présence non seulement les deux chefs qui, de chaque côté de l'Atlantique, mènent une guerre totale contre les bourreaux de l'Europe, mais encore tout le personnel militaire et civil des deux hommes d'Etat anglo-saxons. Parmi ces derniers, se trouvaient les deux « missi dominici » de la Maison-Blanche : Harry Hopkins et Averell Harriman dont les importants tours en Europe et ailleurs sont présents à toutes les mémoires.

Autrefois, à moins d'offenser gravement le protocole, aucun chef d'Etat n'eût osé entrer en discussion avec les représentants d'une puissance étrangère autrement que par l'entremise de son ambassadeur. Mais il en est des contingences politiques comme des autres. La guerre s'est chargée de modifier leurs principes les mieux établis.

Dans de nombreuses capitales, et surtout à Washington, la diplomatie a cessé d'être une « carrière ». Elle est devenue l'apanage d'observateurs et de porteurs de message qui prennent le pas sur les hommes du métier et se déplacent au gré des événements pour accomplir des missions limitées et provisoires.

Pour comprendre cette évolution, il faut tout d'abord reconnaître que l'autorité présidentielle ne s'exerce plus comme par le passé. C'est, toutes proportions gardées, celle d'un capitaine d'opinion dont la politique repose sur ces deux facteurs essentiels : la sûreté de ses informations et l'efficacité de sa propagande. Il dispose à cet effet d'envoyés spéciaux, tout comme s'il dirigeait un quotidien appelé à concurrencer ses rivaux par les moyens rapides et directs de l'enquête effectuée sur place. Ainsi les envois précipités à bord des Clippers et les rapports oraux ont-ils fait reléguer les valises diplomatiques à la consigne, parmi les uniformes de gala et les bicornes emplumés.

Aujourd'hui, les ambassadeurs du président Roosevelt arrivent en veston, à l'improviste, sans autres lettres de créance que sa confiance ou son amitié. Quand on signale la présence de l'un d'eux à Lisbonne ou à Moscou, il s'entretient déjà avec le Pape, à moins qu'il n'atterrisse à Tchoung-King.

Ce sont les grands reporters de la Maison-Blanche.

Venus des milieux les plus divers, ils traitent la diplomatie en hommes d'affaires mieux exercés à la lecture d'un contrat qu'à celle de Machiavel. A ce titre, et en un temps record, M. Harry Hopkins fit adopter par Londres la loi « Prêt et Bail », cependant que M. Harriman allait mettre au point, avec MM. Churchill et Molotov, le problème des livraisons anglo-américaines à la Russie.

On se rappelle également le tour d'Europe effectué en février 1940 par M. Sumner Welles, l'actuel secrétaire d'Etat aux Affaires Etrangères. Parmi ces enquêtes retentissantes, citons encore celle de M. Myron Taylor au Vatican et celle faite cette année par M. Wendell Willkie auprès de Staline et de Tchiang-Kaï-Chek, après avoir visité l'Egypte, la Turquie, la Syrie, l'Irak, l'Iran et les Indes.

Telle est l'équipe. Ce sont ses sondages internationaux qui ont probablement déterminé la grande conférence historique de Casablanca.

Les pilotes des îles Salomon racontent d'étranges histoires dont celle-ci est un exemple unique. Un fusilier marin avait capturé un perroquet sauvage auquel il avait appris à crier : « Hello, Joe ! » Il le mena ensuite en première ligne, où, toute la journée durant, le volatile ne cessa de crier : « Hello, Joe ! » Et bientôt, derrière les lignes nippones, toute la jungle commença à retentir du cri répété par des milliers de gosiers de perroquets qui criaient d'une voix rauque à l'accent américain : « Hello, Joe !... Hello, Joe !... Hello, Joe ! »

REVUE DES 7 JOURS

Pour la seconde fois depuis le début des hostilités, le Premier Ministre britannique se trouve au Caire. Arrivé de Casablanca, M. Churchill a passé quelques jours dans la capitale et est parti ensuite en avion pour la Turquie, où il a eu d'importants entretiens avec le Président de la République.

Au cours de ces entretiens qui ont duré 48 heures, les représentants politiques et militaires des deux nations ont :

1° réaffirmé et renforcé les liens d'amitié et de compréhension mutuelle entre la Turquie et le Royaume-Uni ;

2° examiné la situation actuelle en Europe et plus particulièrement celle des pays qui intéressent directement la Turquie ;

3° conclu un accord sur l'aide matérielle que les Etats-Unis et le Royaume-Uni fourniront à la Turquie pour lui permettre de consolider sa propre sécurité générale **défensive** ;

4° examiné et résolu les problèmes d'après-guerre.

De retour au Caire, M. Churchill a recommandé à la presse de ne pas chercher à lire entre les lignes du communiqué qu'il a qualifié de « document important ».

M. Churchill a tenu à souligner, dans ses déclarations à la presse d'Egypte, le rôle « important, précieux et honorable » joué par ce pays dans cette guerre, malgré sa neutralité.

DISCOURS A L'OMBRE D'UN SPECTRE : 1918

« Le plus sûr garant de la puissance et de la volonté nécessaires à la victoire est le parti national-socialiste, avec ses organisations, et, par-dessus tout, une nation éduquée par ce parti. »

Ainsi parla Hitler le 1er janvier 1943. Trente jours plus tard, le Führer, « retenu sur le front oriental », déléguait ses fidèles, Gœring et Gœbbels, pour prendre la parole devant le peuple allemand, à l'occasion du dixième anniversaire de l'avènement au pouvoir des nazis.



Oubliant, à dessein sans doute, des déclarations faites par Hitler, Gœring parla de la « faiblesse manifestée par certains commandants allemands sur le front russe », et annonça la mobilisation totale de toutes les ressources du pays. Quant à Gœbbels, il exprima le pessimisme et les craintes des dirigeants nazis par ces mots : « Le mot « capitulation » n'a jamais existé dans notre vocabulaire. Cette lutte pour notre existence approche de son point culminant... nous devons combattre en déployant des efforts inouïs... »

Le souvenir de la débâcle d'il y a vingt-cinq ans est encore présent à toutes les mémoires, et les Allemands frémissent à la seule mention de la date fatidique de 1918. Comprenant ce point faible, les organisations de résistance en Europe occupée ont lancé un nouveau signal, qui accompagne partout le « V » devenu désormais fameux. Ces quatre chiffres sont peints clandestinement sur tous les murs, sur les haies, au coin des rues, partout. En France, d'immenses « 1918 » sont tracés avec de la peinture mélangée à du phosphore, et brillent sinistrement dans les villes enfouies dans l'obscurité du black-out. Paris est plein de « 1918 ».

LA « FIN DU COMMENCEMENT »

Un communiqué spécial du haut commandement soviétique a annoncé que l'armée allemande, coincée devant Stalingrad, a été définitivement liquidée, à la suite de la reddition de quelques milliers de survivants. Le commandant de cette armée, le général Paulus, avait été promu par Hitler au rang de feld-maréchal, la veille même de sa capture...

« La victoire n'est pas une statue de marbre. Ce n'est pas de la poésie. Ce n'est pas une loterie. La victoire saigne de toutes ses blessures et ses yeux brûlent d'insomnie. » Rien n'illustre mieux que cette pensée du grand écrivain soviétique Ilya Ehrenburg, les souffrances surhumaines endurées par les défenseurs de Stalingrad, leur ténacité et les miracles d'héroïsme qui ont permis le revirement auquel le monde assiste aujourd'hui.

Ce ne sont pas seulement les Allemands qui payent un lourd tribut en Russie. Des 312.650 soldats de l'Axe qui ont été tués ou faits prisonniers dans le secteur sud, une grande partie étaient Roumains ou Italiens. Mais les vingt divisions qui se trouvaient devant Stalingrad étaient composées exclusivement d'Allemands.

DEUX HIVERS, DIT LA RADIO ALLEMANDE

Lorsqu'ils commentent les conditions climatériques sur le front de Russie, les propagandistes nazis font emploi de deux versions tout à fait contradictoires. Aux Allemands, ils racontent, pour expliquer les revers subis par l'armée nazie en Russie, que l'hiver y est excessivement rude et les conditions climatériques très défavorables. A leurs « alliés » par contre, auxquels ils font de continuelles demandes de « chair à canon », ils parlent d'hiver plutôt clément, alléguant que les intempéries de cette saison ne constituent pas un sujet de crainte pour l'Axe, ni une source d'espoir pour l'ennemi.

En vérité, la température relativement clémente de cette année permit aux Russes de faire manœuvrer sans encombre leur nouvelle armée mécanisée. Cependant le gel fut assez prononcé pour transformer lacs, marais et rivières en chemins que l'armée rouge put utiliser.

La nouvelle armée mécanisée soviétique, la « motomechanizirovamyiachasti » (unités motorisées, blindées et mécanisées), comprend des canons légers de 45 m/m, montés sur véhicules motorisés, et des pièces mobiles de campagne, du calibre 76, que les Russes utilisent pour marteler les positions fortement défendues avant de passer à l'attaque au moyen des tanks.

PROBLEME AERIEN

La guerre en Russie ressemble en plusieurs points à la guerre dans le Pacifique. Tout au long de l'interminable front, les Allemands sont encerclés dans une série d'« flots » et ces effectifs ne peuvent tenir qu'à la condition de recevoir régulièrement des ravitaillements par la voie des airs.

Depuis l'invasion de la Pologne, les Allemands ont souvent eu recours à ce système de ravitaillement. Mais les Russes aussi ont appris la leçon. Leurs chasseurs maintiennent d'incessantes patrouilles tout au long des routes aériennes allemandes, harcelant sans répit les Junkers de leurs « Stormoviks », bombardant sans cesse les terrains sur lesquels les transports nazis atterrissent. De récents rapports ont annoncé que les guérilléros qui se battent derrière les lignes allemandes possèdent de nombreuses batteries de canons antiaériens. La Luftwaffe se trouve ainsi dans l'obligation de changer continuellement d'itinéraires et de faire voyager ses transports isolés ou par petits groupes. Récemment, le général de l'aviation soviétique Kondratov déclara qu'en six mois de l'année 1942, les Russes avaient détruit plus de 600 JU 52 : « Tout au long du front soviétique, nous vîmes la confiance allemande disparaître, lorsque les avions de transport cessèrent d'arriver. »

La Luftwaffe avait, d'après certaines estimations, au moins 5.000 appareils de transport au commencement de la guerre. Combien lui en reste-t-il ? Quels sont les effectifs que les nazis peuvent encore mettre en ligne pour maintenir le rythme de leurs ravitaillements à destination de la Tunisie par la voie de la Sicile ? La destruction systématique des appareils de transport nazis peut être un facteur décisif de victoire.

LE COMMENCEMENT DE LA FIN ?

Le ministre britannique de la production, M. Oliver Lyttelton, a souligné la pression de plus en plus forte qui s'exerce de tous côtés contre l'Axe.



Hitler se trouve enfermé dans un cercle de fer, formé par trois grands arcs : l'armée russe à l'est, les forces d'Alexander et d'Eisenhower dans le Moyen-Orient, et les navires de la Royal Navy de Gibraltar à Mourmansk. « Ceci ne signifie pas, a-t-il précisé, que la guerre est sur le point d'être facilement gagnée, ou que la fin de ce conflit est déjà en vue, mais l'on peut affirmer que la poussée pour la victoire a commencé. »

M. Lyttelton a souligné également que les points de vue de la Grande-Bretagne et des Etats-Unis au sujet de leur coopération sont absolument identiques.

LA GUERRE SOUS-MARINE

Quelques jours après l'annonce du limogeage du général Cavagliero, remplacé par le nouveau chef d'état-major, général Vittorio Ambrosio, Mussolini s'est finalement décidé à sortir de son mutisme prolongé, et a promis aux jeunes Italiens que « tous les territoires pris par l'ennemi seront reconquis ».

D'Allemagne, on rapporte que Hitler a licencié son principal constructeur de sous-marins, le Dr Walter Neubell. Neubel a eu, paraît-il, des démêlés avec la marine allemande, d'une part, et avec le dictateur du travail allemand Fritz Sauckel, de l'autre. Il s'est plaint à voix trop haute de ce que les fournitures de métaux et le concours de la main-d'œuvre que le gouvernement lui consentait étaient insuffisants pour faire face aux exigences des dirigeants de la marine.

L'amiral Doenitz, qui a remplacé Rædar au commandement suprême de la flotte nazie, a dit aux équipages des sous-marins : « Tuez ! Tuez ! C'est votre devoir envers la Patrie et envers le Führer. Nous sommes inhumains, car « humanité » est synonyme de faiblesse. »

X X X

René Massigli
ET LE TRAITÉ ANGLO-TURC

Les conversations d'Adana entre M. Churchill et le Président Ineunu ne sont qu'une suite logique à la réunion de Casablanca. Il serait aussi inopportun de leur accorder un sens qu'elles n'ont pas — cet échange de vues naturel entre alliés ne doit étonner au fond personne — que de mésestimer leur portée. Si l'Allemagne entend en prendre ombrage, c'est qu'elle aura cherché matière à prétexte pour une nouvelle agression — agression dont les Nations Unies ont toujours envisagé la possibilité et à laquelle elles se sont bien préparées.

Un fait reste en tout cas certain : la Turquie reste fidèle à son alliance avec la Grande-Bretagne et s'en tient toujours à la lettre et à l'esprit du traité anglo-franco-turc signé à Ankara le 19 octobre 1940.

La partie la plus importante de ce traité est celle qui traite de l'ouverture des Détroits. L'article 5 stipule, en effet, à ce sujet, qu'à l'occasion « les hautes parties contractantes se consulteront immédiatement en vue d'entreprendre toute action **commune** qui serait reconnue efficace ». Les négociateurs ont voulu même présumer, lors de la conclusion du traité, que l'U.R.S.S. — malgré l'attitude de neutralité qu'elle avait prise au début du conflit — finirait par harmoniser son action particulière avec celle de leurs pays. Les événements se sont chargés de prouver qu'ils ont eu raison.

Le traité anglo-franco-turc dont la portée et les répercussions ont été immenses, qui se révèle de plus en plus fructueux, a été considéré comme une victoire diplomatique de première importance. On ignore généralement que M. René Massigli, alors ambassadeur de France à Ankara, en a été le principal artisan. M. Massigli, après avoir donné sa démission au gouvernement de Vichy, s'est enfui de France récemment et a débarqué en Grande-Bretagne où il a rejoint le général de Gaulle. L'entrevue d'Adana vient de remettre son nom en vedette.

C'est M. Massigli qui, quand il était ambassadeur à Ankara, prit hardiment part pour la politique consistant à céder aux Turcs le Sandjak d'Alexandrette afin d'obtenir leur concours contre les Etats totalitaires. Cette politique, à l'époque, était âprement contestée. A en croire certains, mieux eût valu capituler devant les exigences allemandes que restreindre la zone territoriale sur laquelle s'exerçait le mandat français. Car le sacrifice ne serait que vain. M. Massigli se porta garant de la résolution d'Ineunu et de ses ministres ainsi que de leur amitié désintéressée à la cause alliée.

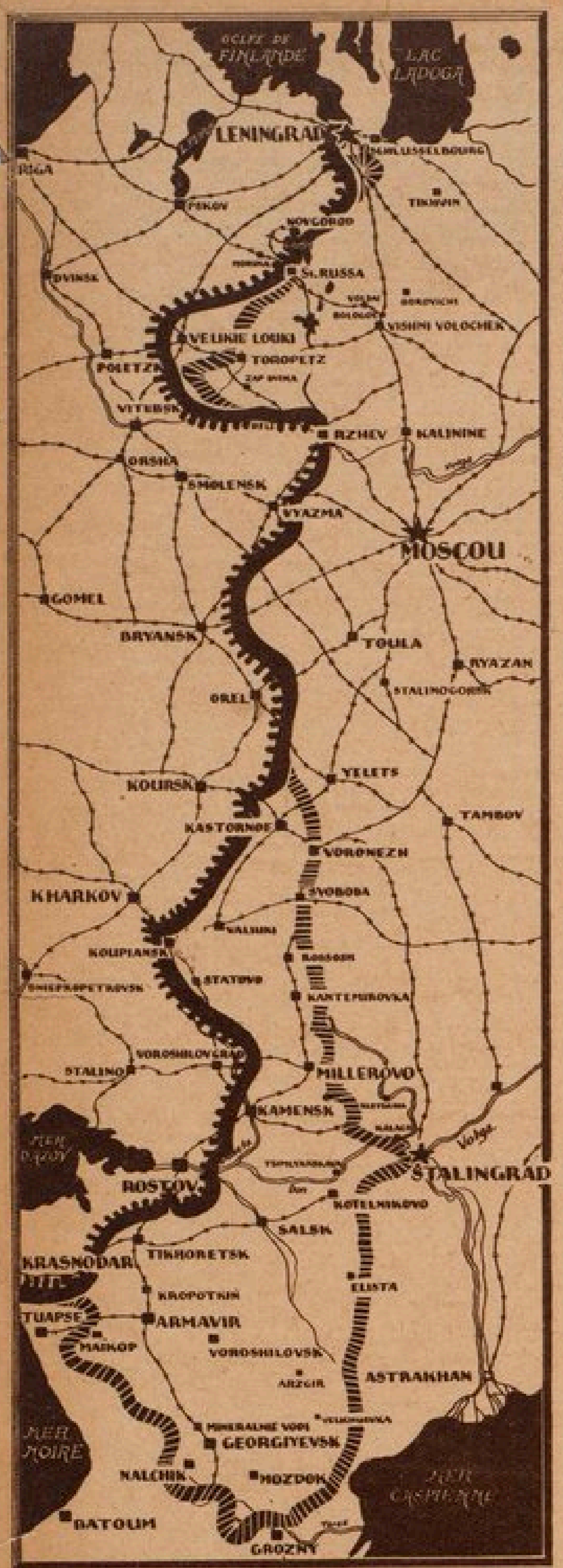
ROOSEVELT ET CHURCHILL cousins au 8ème degré

Le journal américain « Record » vient de révéler que M. Winston Churchill et le président Roosevelt seraient des cousins au 8e degré.

L'auteur de l'article établit en effet que les liens de parenté qui unissent les familles Churchill et Roosevelt remontent à l'année 1620, quand John Cooke, qui émigra d'Angleterre pour les Etats-Unis et voyagea sur le « Mayflower », se maria avec Sarah Warren, fille de Richard Warren lequel se trouvait également à bord du même navire. M. Roosevelt descendrait des deux filles de John Cooke et M. Churchill de la troisième.

On sait que la mère de M. Churchill est américaine. Le Premier anglais aurait ainsi plus de 250 ancêtres américains.

L'auteur ajoute qu'il est fort probable que — excepté une période de 60 années commençant en 1790 au cours de laquelle les ancêtres américains de M. Churchill habitèrent Dartmouth, dans le Massachusetts — les familles d'où sont issus M. Roosevelt et M. Churchill étaient voisines et amies. En effet, Léonard Jérôme, le grand-père de Churchill, élut domicile à New-York à partir de 1850, ville où les Roosevelt étaient établis depuis longtemps.



L'AVANCE RUSSE

depuis le début de l'offensive

L'offensive russe, commencée le 18 novembre, a porté sur plusieurs points du front : au Caucase, à Stalingrad, Voronezh, Velikie-Luki et Léningrad. La plus grande avance enregistrée par les Russes a été dans le secteur sud où ils se rapprochent rapidement de Rostov, venant de trois directions différentes. Dans le secteur central, les Russes ont pénétré sur une profondeur de plus de cent cinquante kilomètres en Ukraine, menaçant directement Koursk et Kharkov, après avoir capturé l'importante base de Kupiansk. Dans le secteur nord, Léningrad a été dégagée par la prise de Schlusselbourg et les armées russes continuent leur poussée en avant.

Après la liquidation des armées allemandes qui encerclaient Stalingrad, deux autres en sont menacées d'encerclement, l'une au Caucase et l'autre à Voronezh. Où la retraite allemande s'arrêtera-t-elle ? Rostov, aux dires des experts russes, serait indéfendable. Au moment d'aller sous presse, cette clé du Caucase est sous le feu des canons lourds rouges. Rostov capturée, les Allemands seraient forcés de se retirer sur la ligne du Dnieper d'où ils ont commencé leur fameuse offensive de printemps...

Les 5 voyages

DE CHURCHILL EN ÉGYPTE

Le 26 janvier 1943, à 7 h. 15 du matin, M. Churchill est arrivé au Caire, par le même avion qui l'y avait amené la dernière fois, en août 1942.

C'est la cinquième fois que M. Churchill séjourne en Egypte.

L'avant-dernier passage du Premier britannique fut un événement saillant de cette guerre, car il eut, sur les terrains diplomatique et militaire, une immense répercussion.

Dans le discours qu'il a prononcé devant les représentants de la presse, le 22 août 1942, à l'ambassade britannique au Caire, M. Churchill a rappelé lui-même son premier souvenir d'Egypte :

« Quarante-quatre ans se sont écoulés, a-t-il dit, depuis ma première visite en Egypte, en service. Depuis lors, j'y suis retourné bien des fois. J'aime toujours regarder le Nil couler. Je l'ai traversé sur toute sa longueur — exception faite de la courbe de Dongola — depuis sa source jusqu'aux Barrages de Damiette, par bateau, à cheval ou à pied. C'est pourquoi, chaque fois que je vois le Nil, je sens mes souvenirs se rafraîchir. »

C'est en 1899, pendant la fameuse guerre du Transvaal, à laquelle il prit part, que Churchill visita l'Egypte pour la première fois. Il était journaliste et soldat. En rentrant en Angleterre, il passa quelques semaines dans la vallée du Nil.

Il devait y revenir pendant la guerre de 1914-1918. Il fut rappelé d'Egypte en 1916 pour se voir confier le ministère du Ravitaillement.

Le troisième séjour de M. Churchill en Egypte eut lieu en 1936.

Pendant ce voyage, comme pendant celui effectué durant la Grande Guerre, l'homme d'Etat chercha à se détendre les nerfs en s'intéressant aux vestiges du passé. On le voyait en effet très souvent s'en aller seul, ou accompagné d'un guide ou d'un ami intime, visiter les Pyramides et le Sphinx. Il y restait des heures, contemplant ces monuments, se promenant dans les sables, photographiant ou dessinant.

En août dernier, un vieux guide égyptien, actuellement en retraite, se lamentait devant ses collègues groupés autour de lui, place de l'Opéra, parce qu'il n'avait pas appris à temps la nouvelle du passage au Caire du Premier britannique :

— Je voulais le revoir, disait-il, car c'était seulement avec moi qu'il sortait, lorsqu'il venait en Egypte, et nul mieux que moi ne lui expliquait l'histoire des monuments !

Winston Churchill, fidèle à son « à bientôt » avec lequel il salua les journalistes, en leur faisant de ses deux doigts le « V » de la victoire, en août 1942, vient de faire parmi nous un cinquième séjour. Le vieux guide a-t-il eu plus de chance, cette fois ?



TROIS POINGS...
(D'après un journal américain)

Constantinesco

EST UN SORCIER

« L'homme à la baguette magique. » C'est ainsi que M. Churchill lui-même a appelé le professeur Georges Constantinesco, qui donna à la Grande-Bretagne la supériorité aérienne sur les champs de bataille de France, en 1916, grâce à sa surprenante invention du tir des mitrailleuses synchronisé avec les mouvements de l'hélice.

Le gouvernement britannique lui alloua une somme de 215.000 livres pour les services qu'il rendit durant la dernière guerre.

Georges Constantinesco, qui a acquis la nationalité anglaise, est né à Craiova, en Roumanie, il y a 60 ans. Il met au point actuellement un type de bateau pouvant atteindre une vitesse quatre ou cinq fois supérieure à celle des unités les plus rapides. Il s'agit d'une vedette lance-torpilles capable de faire près de 300 kilomètres à l'heure par forte mer.

Le nombre de ses réalisations paraîtrait fantastique s'il n'y avait pas, pour en témoigner, tant de monuments dûs à son génie dans diverses parties de l'Europe.

A 14 ans, il était déjà considéré comme un inventeur dans son propre pays. Pour la Roumanie, il construisit le premier pont en béton armé sur le fleuve Doftana dans les riches puits de pétrole — à une époque où aucun ingénieur du continent n'aurait pris la responsabilité d'une telle méthode de construction.

Il avait 29 ans quand il s'établit en Angleterre. Ses brevets nombreux inscrits au Patent Office font de Constantinesco un des inventeurs les plus prolifiques de notre temps. Plus de 150 inventions enregistrées sont inscrites à son crédit.

A la déclaration de la guerre en 1914, il offrit ses services à la Grande-Bretagne, et une année plus tard, il proposa à l'Amirauté une nouvelle méthode pour détecter la présence des sous-marins ennemis par le son. Son nouvel effort se porta sur le perfectionnement des moteurs Diesel. Mais ses idées furent rejetées.

Ce n'est que grâce à l'aide d'un obscur officier du Royal Flying Corps, qui avait volé une mitrailleuse pour lui permettre de poursuivre ses recherches, que Constantinesco fut en mesure de prouver l'efficacité de son invention du tir synchronisé avec les tours de l'hélice.

Après l'armistice, il concentra ses efforts sur le perfectionnement des divers types de locomotives, et les merveilleux résultats de ses recherches firent sensation à l'Exposition de Wembley en 1924.

LA MALHEUREUSE POLOGNE

Un nouveau décret vient d'être promulgué en Allemagne dont les termes interdisent aux Polonais et aux Polonaises de se marier à moins d'avoir respectivement 28 et 25 ans. Cette mesure despotique dévoile clairement le plan allemand qui tend à réduire autant que possible la fertilité de la nation polonaise. Le nouveau décret, qui s'applique aux trois provinces occidentales de la Pologne incorporées dans le Reich, comporte un supplément d'après lequel tout enfant illégitime né d'une femme âgée au-dessous de 25 ans devra être placé dans une institution d'Etat. La mère elle-même, dans ce cas, est passible d'emprisonnement.



LA 8ème ARMÉE A MI-CHEMIN DE LONDRES

La poussée des troupes de la Huitième Armée jusqu'à la frontière tunisienne fait qu'elle se trouve à vol d'oiseau presque à mi-chemin entre Londres et Le Caire. Cette carte donne une idée de la distance considérable parcourue depuis El Alamein jusqu'à la frontière tunisienne.

Un « gag »

DE ROOSEVELT

Le président Roosevelt est retourné à Washington après avoir fêté son 61e anniversaire. On rapporte, au sujet de ce voyage, qu'à son départ comme à son arrivée, M. Roosevelt aurait passé incognito, déroutant même ceux qui le connaissaient le mieux.

Sait-on à ce propos que le Président des Etats-Unis est un as du déguisement ?

Quand il se présenta pour la première fois au siège sénatorial en 1911, ses adversaires politiques l'accusèrent de vouloir entrer au Sénat sous le couvert du nom de son grand cousin « Theodore Roosevelt ». Une campagne de presse fut lancée contre le jeune candidat.

Désagréablement surpris par tant de calomnies, Roosevelt résolut de prendre sa revanche.

Un soir qu'il devait prendre la parole à une réunion où il ne connaissait presque personne, dans un quartier de New-York où il savait ses adversaires particulièrement puissants, il s'y rendit, affublé d'une barbiche et d'une fausse moustache grisonnante ainsi que de lunettes, ce qui lui donna l'air d'avoir, non pas 29, mais 45 ou 50 ans.

— Citoyens, commença-t-il d'une voix enrouée, devant une salle archicomble, mon ami Franklin Roosevelt s'excuse d'être retenu ce soir par une subite maladie. Il m'a chargé de le remplacer en attendant qu'il ait le plaisir de venir personnellement à votre prochaine réunion.

Une averse de cris de triomphe accueillit ce préambule. « Fils à papa ! » criait-on de toutes parts.

— Laissez-moi continuer, citoyens, reprit l'ami mystérieux une fois le calme rétabli. Mon camarade Roosevelt, ne voulant pas que vous vous soyez dérangés pour rien, m'a autorisé, par le papier que voici, à répondre à sa place à toutes les questions posées, à discuter tous les points de son programme et il s'engage, dans le cas où je devrais me reconnaître battu, de retirer immédiatement sa candidature. Bien que je sois un novice de la politique, exerçant dans le Texas la profession de vétérinaire, je trouve son programme excellent et j'ai accepté. J'attends vos questions.

Ses adversaires se frottaient les mains, sûrs de leur triomphe.

Cependant, le vétérinaire s'avéra excellent orateur. Il répondit avec facilité aux questions les plus embarrassantes, émerveillant et convainquant ses auditeurs les plus difficiles qui finirent par s'exclamer :

— Ah ! quel dommage que vous ne soyez pas notre candidat au lieu de cet incapable de Roosevelt !

A ces mots, l'orateur arracha barbe, moustache et lunettes et déclara : « Vous allez rire. C'est moi votre candidat. »

Cette aventure servit à Franklin Roosevelt non seulement à assurer son élection, mais aussi à rehausser considérablement sa popularité. En effet, ce « gag » aussi ingénieux qu'audacieux eut un retentissement considérable dans tous les Etats-Unis.

Alger

CAPITALE DE GUERRE

Le débarquement des forces anglo-américaines en Afrique du Nord et l'occupation de la Tripolitaine ont eu entre autres conséquences de déplacer le foyer de l'activité militaire et politique des Nations Unies dans le bassin occidental de la Méditerranée. A ce point de vue, Alger a remplacé Le Caire, au moins pour un certain temps.

La ville d'Alger n'est plus seulement la capitale de trois départements français séparés de la mère-patrie par 600 kilomètres environ d'eau salée. Elle est devenue un centre politique, économique et stratégique idéal d'où — même quand la Tunisie sera complètement occupée — les Alliés pourront déclencher des offensives aériennes, maritimes et terrestres de grande envergure sur les puissances de l'Axe.

La base d'Alger est :

1° Le siège du gouverneur général de l'Algérie.

2° La capitale administrative de l'Algérie, de la Tunisie, du Maroc et de l'Afrique-Occidentale française, qui comprennent une population totale de 30 millions.

3° Le grand quartier général du haut commissaire, le général Giraud, et celui des armées françaises de terre, de mer et de l'air.

4° Le grand quartier général du corps expéditionnaire anglo-américain sous les ordres du général Eisenhower, et la base des forces navales alliées commandées par l'amiral Cunningham.

5° Le siège des ministres directement responsables de leur tâche auprès du président Roosevelt et de M. Churchill.

6° Un port à travers lequel passe un matériel de guerre énorme et un immense ravitaillement civil.

7° Un poste transmetteur et récepteur de T.S.F.

8° Le siège de la presse étrangère en Afrique du Nord.

Le vainqueur de la bataille d'Egypte

MONTGOMERY

« Un chef d'orchestre d'une mesure en avance sur les exécutants »

par CHESTER MORRISON

Correspondant du « Chicago Sun » au Caire

« VICTOIRE COMPLETE, ABSOLUE. » C'est par ces mots que le général Montgomery a reçu les correspondants de guerre après avoir écrasé, une fois pour toutes, l'Afrika Korps. L'article suivant montre comment il a remporté cette victoire que M. Churchill vient de rappeler dans ses déclarations à la presse d'Egypte. Ce fut un simple mais vigoureux combat qui n'enseigna aux tacticiens aucune nouvelle leçon, mais prouva de nouveau la valeur des anciens.

Personne n'était satisfait. La bataille qui avait commencé à la fin de la dernière semaine du mois d'août s'était terminée, d'une façon soudaine et peu spectaculaire, au début de la seconde semaine de septembre.

Les correspondants câblèrent à leurs journaux qu'elle ressemblait moins à une victoire qu'à une bataille qui n'avait jamais été livrée. Tout le monde avec eux semblait être déçu.

Cependant, un présomptueux petit Irlandais qui avait, deux semaines auparavant, pris le commandement de la Huitième Armée britannique, fit une déclaration surprenante à M. Wendell Willkie, lequel la répéta en des termes qui apparurent à ce moment-là comme extravagants. Il annonça que les armées de l'Axe en Afrique du Nord avaient été complètement battues et que la menace sur l'Egypte venait d'être définitivement écartée.

Un mois plus tard, à la fin d'octobre, Montgomery attaqua de nouveau, cette fois avec une puissance tellement formidable que les armées allemandes et italiennes fortement secouées essayèrent de se réorganiser à la hâte, puis fuirent dans ce qui parut être une panique complète.

Montgomery les talonnait toujours de près. Dans sa tente ou dans son abri, dans son tank ou dans sa jeep, sans cesse sur le front, parlant de « son plan » avec les autres généraux qui le mettaient à exécution, il suivait toutes les péripéties de la bataille.

LE SOURIRE DE LA VICTOIRE

Puis vint un jour, au début de novembre, où le petit homme aux cheveux gris se tenait comme un épervier batailleur au sommet d'un rocher au bord de la Méditerranée. Il s'avança au milieu d'un groupe de correspondants et les invita à l'écouter.

« Demeurerons-nous ici ? » demanda-t-il.

« Cela semble parfait », répondit son aide de camp.

Après une courte pause, le général dit « Non », et, se tournant de nouveau vers la mer, il ajouta : « Les vagues font trop de bruit ».

Les correspondants le suivirent dans son quartier général. Il portait un pull-over gris avec une cravate de soie, des pantalons khakis et le gracieux béret noir du corps des tanks. Il paraissait, ce matin-là, plus avantageux que jamais. Ses yeux d'un bleu tranchant allaient d'un correspondant à l'autre. Soudainement — car tel était le magnétisme de cet homme extraordinaire — l'on remarqua quelqu'un qui se tenait à côté et un peu derrière lui. C'était Coningham, le chef de la R.A.F. dans le désert occidental, d'habitude une saillante figure. Les correspondants attendaient.

« Ce fut une belle bataille », commença Montgomery. Il parlait de nouveau au temps passé, comme si la bataille était déjà finie. « Ce fut une belle bataille », répéta-t-il avec un sourire, « et une victoire complète, absolue. Les Boches sont finis, tout à fait finis.

« La nuit de mardi (c'était jeudi), j'enfonçais deux coins avec trois divisions blindées, dont certains éléments opèrent actuellement en territoire ennemi. Ceux des Germano-Italiens qui purent s'échapper sont en pleine retraite. Les autres font face à nos hommes et seront capturés. »

C'était là un langage victorieux. Le général poursuivit :

« Je n'espérais pas une si complète victoire », mais il se reprit tout de suite et rectifia : « Oui, évidemment, je m'y attendais, mais je ne pensais pas qu'elle se produirait si rapidement. L'ennemi est complètement anéanti. »

Il est vrai que l'ennemi ne l'était pas encore entièrement, mais Montgomery a le don de lire l'avenir. « Il est comme le chef d'un grand orchestre », me dit un de ses officiers. « Il est toujours au moins d'une mesure en avance sur les exécutants. »

Ainsi, le petit Irlandais semble avoir réussi là où d'autres généraux britanniques n'avaient remporté aucun succès somplet.

UNE VICTOIRE INVISIBLE

Dans la bataille d'août et de septembre — celle qui avait été si décevante pour les spectateurs — Montgomery avait gagné une victoire de « défensive-passive ». Il avait massé ses tanks, ses canons anti-tanks et son artillerie de campagne dans des positions fixes au sud et à l'est de l'espèce de bosse de sable appelée la crête de Ruweisat, qui s'étend à l'est et à l'ouest sur une trentaine de kilomètres vers le sud à partir de la côte. Il planta là ses éléments blindés en donnant aux commandants des tanks l'ordre de ne pas bouger, et de ne pas accepter la bataille quelle que fût la tentation, mais de demeurer où ils étaient et de détruire tous les chars ennemis qui viendraient à portée de leurs canons.

L'ennemi vint, ses divisions blindées tentaient de progresser à l'est après Ruweisat, et d'avancer au nord en direction de la côte. C'était une vieille manœuvre. Elle avait réussi pendant l'été, quand les Allemands débordèrent par le sud les positions des Français libres à Bir Hakeim et coupèrent vers le nord-est jusqu'à une centaine de kilomètres d'Alexandrie où ils furent arrêtés.

Mais en septembre, la manœuvre échoua. Les panzers qui arrivaient rencontrèrent le feu concentré des positions de Montgomery et se replièrent quand elles ne furent pas détruites. M. Willkie, qui le tenait d'une très haute autorité, savait ce qu'il disait quand il affirmait que c'était une victoire comparable à celle de Nelson dans la baie d'Aboukir.

Puis il y eut deux mois d'inaction, et personne n'était satisfait, à l'exception de Montgomery.

LA BATAILLE DÉCISIVE

Mais un jour comme les autres, je fis une longue randonnée dans un camion et à la fin de ma promenade je vis une grande étendue de désert semée de tentes et parmi les tentes grouillaient des milliers d'hommes. Ailleurs encore, d'autres forces nouvelles se massaient. De nouveaux tanks, de nouveaux camions, de nouveaux canons, partout un nouveau matériel était à portée de main.

Montgomery était prêt.

A 10 heures moins dix, dans la nuit du 23 octobre, la vraie bataille commença.

Comme s'il conduisait vraiment un grand orchestre, le bâton de Montgomery bougea, et tous ses canons, par centaines, rugirent à l'unisson. Ce fut un barrage tel que personne au désert n'en entendit de plus puissant. Quelques jours plus tard, je vis des cadavres sans trace de la moindre blessure, des hommes tués par la terrible déflagration des obus qui avaient éclaté dans le voisinage.



Avant l'entrée triomphale de ses troupes à Tripoli, le général Montgomery reçoit du maire les clés de la ville et s'entretient, devant la porte de « Castel Benito », avec quelques officiers supérieurs italiens.

Mais un barrage n'est pas fait pour tuer des hommes. Il vise à leur procurer une couverture. A cet égard, le barrage du 23 octobre fut très efficace. Mais l'élément de complète surprise avait été perdu par suite d'une intervention contre laquelle on ne pouvait rien.

L'ennemi, a-t-on appris par les prisonniers, savait que l'attaque se préparait, mais personne ne savait au juste quand, ni où. Le vent qui soufflait constamment de l'ouest pendant plusieurs jours tourna. Les avant-postes ennemis entendirent, grâce au vent, le bruit des tanks qui avançaient le long de pistes parallèles dans le désert, et ils comprirent. Mais si l'ennemi avait fait des plans pour faire face à l'attaque, il ne s'attendait pas à la puissance terrible du barrage d'ouverture.

Ce barrage toutefois faisait partie de la tactique habituelle. L'ennemi savait les routes par lesquelles l'attaque devait commencer. Il savait que pendant la durée de ce barrage, les sapeurs britanniques ouvraient des passages parmi les champs de mines ; il savait que les éléments blindés suivraient. Il se préparait à tout cela, et au cours de la première nuit, l'infanterie et les éléments blindés de Montgomery n'avaient atteint qu'une partie de leurs objectifs.

Mais le général britannique jouait son adversaire allemand. Montgomery était en mesure d'attaquer sans répit. Ce fut un choc brutal et si violent que l'ennemi ne put longtemps y faire face. Les Français libres, qui avaient feint un mouvement devant une considérable opposition dans le secteur méridional, atteignaient maintenant leurs objectifs sans la moindre opposition. L'infanterie et les panzers allemands commençaient leur retraite, abandonnant les Italiens dans le sud, dans la grande poche maintenue ouverte par la force d'arrêt anglaise. Les camps de prisonniers commençaient à se remplir d'hommes profondément démoralisés.

Le chemin parcouru après cette victoire a montré que les moyens du général irlandais étaient à la hauteur de ses ambitions et que les paroles qu'il avait prononcées après la bataille peu spectaculaire d'août-septembre étaient d'un homme qui, en matière de stratégie ou de tactique, n'a rien à envier à son adversaire de l'Afrika Korps, fût-il devenu field-marshal.

ALEXANDER

contrôle les destinées du Moyen-Orient

par F.G.M. SALUSBURY

Correspondant du « Daily Herald »



Au cours de sa tournée dans le Moyen-Orient, le général Alexander a visité diverses formations de troupes qui lui laissèrent une excellente impression. Le voici, l'œil fixé sur le viseur d'un Bren Gun, quelque part dans le Moyen-Orient.

Il est toujours difficile d'épingler une étiquette sur un homme. Cependant, je suis fort tenté de présenter le commandant en chef dans le Moyen-Orient, le général Sir Harold Alexander, comme un homme qui pense que chaque chose doit être mise à sa place et, ce qui est plus rare, qui ne déroge jamais à ce principe.

De cette croyance vient son formidable pouvoir de concentration, qu'il s'applique à la guerre ou aux choses de la vie courante. Il faut ajouter à cette caractéristique une grande maitrise de soi-même.

Agé de 50 ans, le général Alexander a un teint fortement bronzé que le soleil rend cramoisi. Prolongeant les commissures des lèvres, deux lignes descendantes semblent être à première vue la continuation de sa moustache.

Il ne porte pas de décorations sur sa chemise épaisse, car il ne croit pas que ces ornements soient à leur place sur l'uniforme d'un soldat au front.

Chaque fois qu'il peut se distraire de ses responsabilités qui le retiennent au quartier général du Moyen-Orient, il passe son temps à inspecter les zones avancées de la Huitième Armée. Cette tâche, il l'accomplit dans une puissante auto ouverte, chargée de bidons d'essence, et dont il se sert tout aussi bien au Caire. La luisante limousine des commandants en chef a été renvoyée au garage.

Circuler à travers le désert dans une auto ouverte n'est pas une promenade agréable. L'on peut être soudainement aveuglé par la poussière et le sable, mais l'on voit certainement mieux les choses, et c'est là le rôle d'un vrai chef.

Sir Harold Alexander est extrêmement solide et il travaille plus que n'importe quel membre de son entourage. Il prend autant de soin de lui-même actuellement que lorsqu'il était champion amateur d'Irlande du mille. Il mange peu, son repas au désert consistant en un sandwich et une tasse de thé.

Aussi étrange que cela puisse paraître, son poste de commandement au désert est plus luxueux que son bureau au quartier général.

Parfois, il lit à la lumière de sa lampe de poche avant de se coucher — il dort huit heures — et le livre est d'habitude une biographie ou un ouvrage sur l'art, car il est lui-même grand amateur de la peinture à l'huile.

Quand il était en Birmanie, où il y avait une désastreuse pénurie d'eau potable, il offrit un jour sa dernière bouteille à une femme indigène qui était jetée au bord de la route au milieu d'un flot de réfugiés. Il était demeuré derrière avec un de ses officiers d'état-major dans une jeep, pour être sûr que le dernier des hommes de l'arrière-garde avait évacué la région sain et sauf.

A plus d'une occasion, il fut virtuellement isolé par les Japonais, et dut se frayer un chemin au milieu d'un groupement de tanks.

Peut-être sa qualité dominante et la plus chère à ses soldats est qu'il les soutiendra toujours jusqu'à l'extrême limite.

Il ne supporte aucun mauvais vouloir, et s'il doit faire une réprimande, celle-ci est plutôt sévère ; mais quand l'orage est passé, il n'en reste aucune trace.

Le général Alexander est un bon linguiste et il parle couramment le russe, l'allemand, le français et l'urdu, le dialecte des soldats hindous. Il apprit le russe en Russie où il passa deux hivers dans les provinces baltiques immédiatement après la dernière guerre.

Il joignit les Irish Guards en 1911 et fut décoré de la Légion d'Honneur pour son héroïsme au cours de l'avance sur l'Aisne en 1914. C'était une distinction rare pour un si jeune officier et la décoration lui fut envoyée par les Français la nuit du jour où il l'avait mérité. Il se vit décerner la Military Cross à Loos et le Distinguished Service Order dans la Somme.

A l'âge de 25 ans, il fut désigné au commandement du premier bataillon de son régiment, assumant peu après le commandement du second bataillon.

Après la guerre, il s'inscrivit au Collège d'état-major comme étudiant à 34 ans ; puis il devint commandant de son régiment.

Il assuma un service plus actif sur la frontière nord-ouest des Indes où il commanda la Nowshera Brigade et reçut le C.S.I.

Il commanda également la première division à la déclaration de la guerre, et fut désigné par la suite au commandement du premier corps de la Force Expéditionnaire Britannique. Il a supervisé à ce titre l'évacuation de Dunkerque.

Il était commandant en chef du commandement sud avant de se rendre en Birmanie. Il fut trois fois blessé.

Mais toute cette énumération ne peut donner qu'une impression d'ensemble sur l'homme — aux experts d'analyser ses qualités militaires — qui a les destinées du Moyen-Orient entre ses mains. Ces dernières sont, si je m'en souviens, grandes, et particulièrement musclées.

C'est aussi l'homme qui accueillera une déception avec un calme « Oh ! bon » et le succès par « Bien, c'est parfait, n'est-ce pas ? »

En d'autres termes, c'est un véritable soldat et un grand chef.

(D'après « Illustrated Weekly »)

LA VIIIème ARMEE A TRIPOLI

L'entrée de la Huitième Armée à Tripoli a marqué l'effondrement de l'empire italien. Tandis que l'Union Jack flotte sur la ville et le port, les troupes britanniques reçoivent de la part de la population civile un accueil chaleureux et les populations autochtones, qui ont vu la fin de l'occupation fasciste, saluent en elles les armées libératrices.



Pour célébrer l'entrée des troupes britanniques à Tripoli, quelques « tommies » se livrent à un concerto d'accordéons.



Des prisonniers de l'Axe capturés à Tarhuna, près de Tripoli, sont conduits sous bonne escorte vers leur camp



Une épaisse fumée noire s'échappe d'un incendie allumé par la R.A.F., avant la capture de Tripoli.



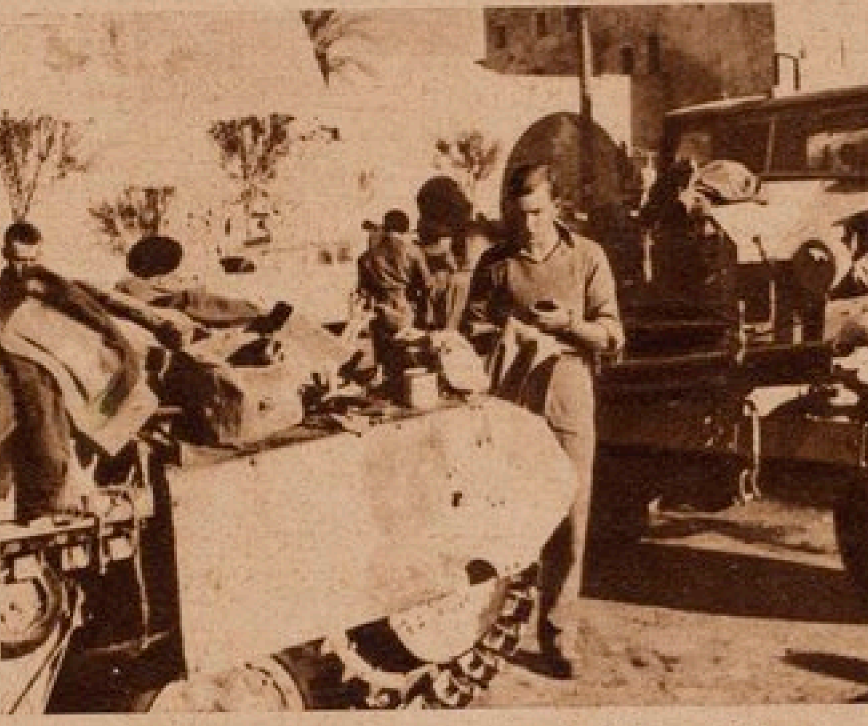
La population civile de Tripoli, composée d'Italiens, d'Arabes, de Grecs, etc., salue le passage des soldats britanniques.



La population italienne, massée dans les rues de Tripoli, assiste au défilé de la Huitième Armée.



Le général Montgomery passe en revue son unité motorisée, installée dans le principal square de la ville.



Des soldats britanniques se livrent à des ablutions après avoir pris possession d'une rue de Tripoli.

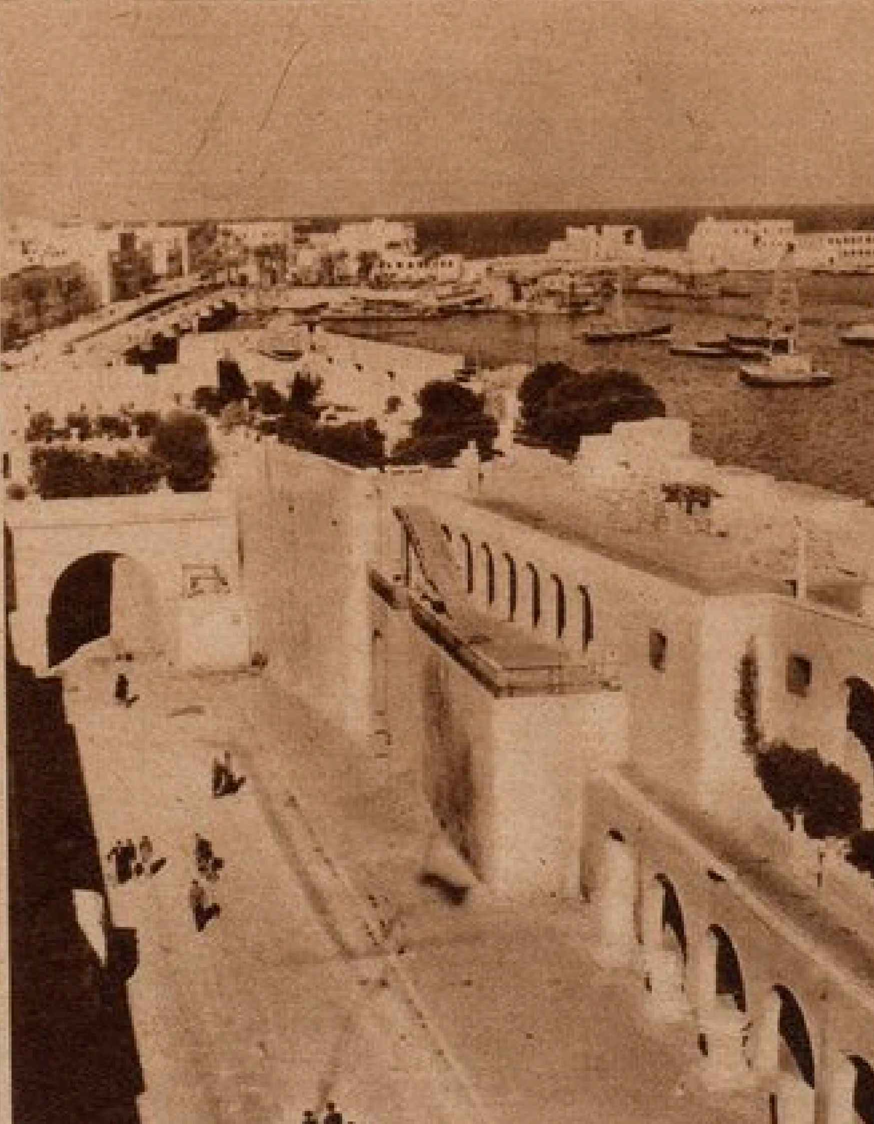


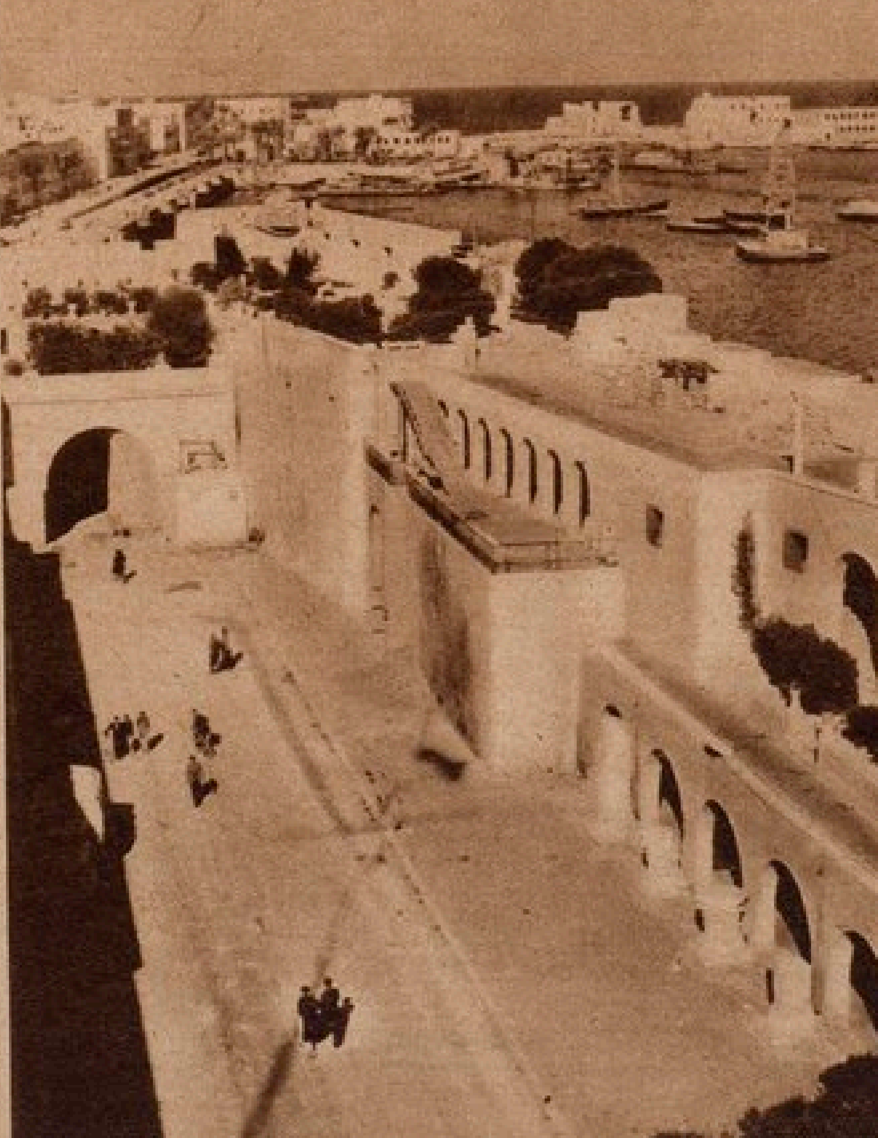
Près de leurs tanks, enfin au repos, quelques soldats de la Huitième Armée prennent une légère collation.



Installés en pleine rue, deux correspondants de guerre américains interviewent un général italien capturé.

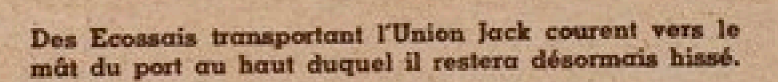
Une vue aérienne d'un des quartiers de Tripoli. En arrière-plan, on voit le port et les nombreuses embarcations qui s'y trouvaient encore au moment de la capture de la ville.





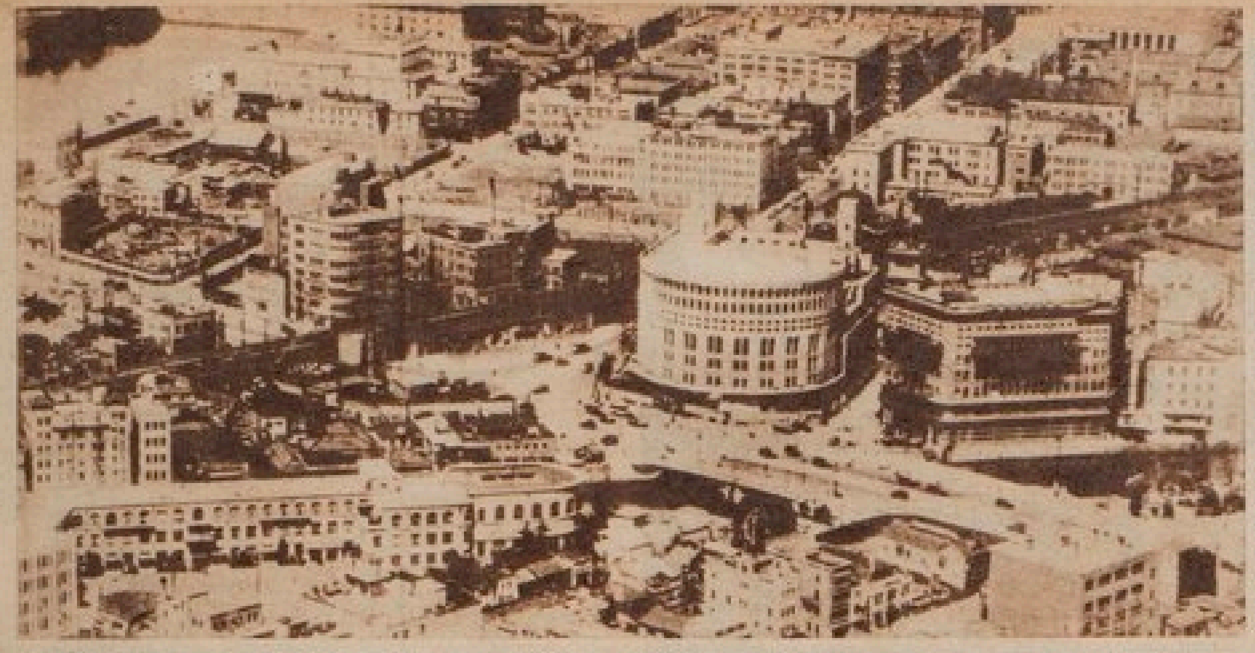
Un trio d'Ecossais prend un petit bout de somme après sa marche victorieuse d'El Alamein à Tripoli.

Des Ecossais transportant l'Union Jack courent vers le mât du port au haut duquel il restera désormais hissé.



Un constable senoussi, revêtu de l'uniforme italien, fait le signe du « V » devant les troupes britanniques.





Une vue générale de Tokio sur laquelle les bombardiers américains ont fait pleuvoir des grêles de bombes au cours du fameux raid commandé par le général Doolittle, en avril 1942.

TOKIO EN TEMPS DE GUERRE

Phyllis Argall est une journaliste américaine qui se trouvait au Japon lorsqu'il commença les hostilités contre les Etats-Unis. Elle fut arrêtée par la police japonaise le 8 décembre 1941 à Tokio et enfermée, seule, dans une cellule jusqu'au 4 juin 1942, date à laquelle elle fut relâchée. Treize jours plus tard, le 17 juin, elle s'embarquait à bord du « Gripsholm » avec les membres du corps diplomatique échangés contre un contingent de Japonais résidant aux Etats-Unis. Son article que nous résumons d'après « Life » est le premier compte rendu sur la vie au Japon pendant la guerre.

●

A la différence des autres femmes arrêtées, je fus maltraitée, battue et soumise à de fréquents interrogatoires en raison de ma collaboration au journal anti-nazi d'expression anglaise, le « Japan News-week ». Le quartier de notre prison contenait 80 femmes que je ne vis jamais durant les six mois que j'y passais, parce que j'avais été mise au secret absolu.

Ma cellule était vide, à l'exception d'un misérable grabat. Les quelques livres qu'il me fut permis de garder étaient : une Bible, un livre de prières, une anthologie de la littérature anglaise, deux numéros de la revue « Atlantic Monthly » et deux nouvelles de P.G. Wodehouse. Après les avoir lus et relus, je n'avais plus rien à faire que de m'asseoir et de regarder droit devant moi.

LE RAID AMÉRICAIN

Un seul événement se produisit pendant les six mois de ma détention, qui me donna un grand réconfort : ce fut le raid de bombardiers effectué sur Tokio en avril. Je ne pouvais pas voir les avions, mais le bruit des bombes éveilla en moi les espoirs les plus fous. Les gardes fermèrent les portes de la prison à double tour pour empêcher les prisonniers de s'échapper dans le cas où la prison serait bombardée.

Dès ma libération en juin 1942, je pus juger des effets de ce raid sur les Japonais. Le citoyen japonais moyen était fortement impressionné ; non pas en raison de la vigueur du raid américain, mais précisément à cause de son caractère limité. Si les Etats-Unis pouvaient envoyer une douzaine d'avions au-dessus de Tokio, ils pourraient tout aussi bien y envoyer une centaine ou deux. Les Japonais vivent donc dans la terreur des prochains raids offensifs.

Personne ne sait au juste l'étendue des dégâts causés par l'incursion américaine. Après avoir été relâchée, je pus voir des quartiers entièrement incendiés. Cependant, des préparatifs furent entrepris par les Japonais contre les raids aériens pendant trois à quatre ans. L'année dernière, des ordres avaient été donnés pour que chaque maison ait un baquet d'eau et un bidon rempli de sable ou de terre à sa porte. En juin dernier, je remarquai que la plupart des bidons de terre poussaient de grands navets soigneusement entretenus.

DÉFENSE PASSIVE

Les vêtements des hommes de la défense passive étaient faits de « sufu », sorte de fibre de papier. Les étudiantes avaient fait des casques avec le carton de leurs serviettes et portaient, pour se donner sans doute un air martial, une visière en celluloïd. Personne ne semblait se rendre compte que le papier et le celluloïd sont très inflammables. Ces vêtements et ces casques étaient mis en vente comme des modèles officiels d'équipement contre le feu, et les citoyens japonais les achetaient.

En octobre dernier, durant un exercice anti-aérien, un fonctionnaire déclara publiquement que les bombes incendiaires ne devaient pas soulever beaucoup de crainte en ce qui concerne Tokio, puisque les maisons en bois constituent la meilleure protection contre elles. Ce fonctionnaire pensait que pareille assertion devait être facilement admise. Pour les gens qui auraient peur, cependant, il y a des abris officiellement recommandés. Généralement, il s'agit d'un trou dans le sol, entouré de murs en bois jusqu'à un demi-mètre au-dessus du sol, le tout grossièrement barricadé de terre et recouvert de goudron et de sacs de sable. Il y a une cheminée en bois pour la ventilation. Quand un « certain consul » commanda un abri en béton armé, raconte-t-on, les fonctionnaires nippons protestèrent. De telles constructions, firent-ils entendre, donneraient au peuple l'impression que ses propres abris de bois et de terre sont insuffisants...

TOKIO EN GUERRE

Tokio a un aspect malpropre. Les rues sont sales et surtout boueuses. Depuis le strict rationnement sur l'essence, les autos se font de plus en plus rares. Il n'est pas anormal d'attendre une demi-heure le passage de l'autobus. On ne perd patience que quand l'attente dépasse 45 minutes. Les trains sont surchargés de voyageurs. Je ne voudrais pas le moins du monde faire un long voyage dans les trains japonais. C'est un vrai supplice de suffocation et d'immobilité.

Les rues de Tokio n'ont pas été réparées depuis près d'un an et elles sont dans un état piteux. Pour combler les crevasses, les terrassiers ont employé de la terre et non du ciment.

Il est de plus en plus difficile de se procurer des vivres. Près de 20 pour cent des grands magasins de Tokio sont fermés et les 3/4 des autres ne restent ouverts qu'un seul jour par semaine. Les prix ont haussé d'une manière incroyable. Mais aucune distinction n'est faite pour la quantité ou la qualité. La tasse de café revenait à un moment donné à 15 sen ; lorsque le gouvernement imposa le prix limité de 10 sen, on ne recevait plus qu'une demi-tasse. Quand on demande un repas dans un restaurant de Tokio, on sait qu'on paye des prix contrôlés par le gouvernement, mais on n'est jamais certain de recevoir la quantité raisonnable à laquelle on a théoriquement droit.

La plupart des ascenseurs de Tokio ont été arrêtés pour la même raison. La cuisine au gaz a été réduite dans la proportion de 50 pour cent. Quant aux radiateurs électriques, ils n'appartiennent plus qu'au domaine du passé.

RESTRICTIONS...

Pour économiser le papier, le gouvernement a forcé de nombreux magazines et journaux à fusionner. La qualité du papier employé a, du reste, tellement baissé, que c'est tout un art de feuilleter une revue ou un journal sans les déchirer.

Je n'ai pas trouvé de distractions à Tokio. Le grand parc Hibiya dans la rue de l'Imperial Hotel et près de l'Imperial Palace est maintenant fermé — personne ne sait au juste pourquoi. Les cinémas ne fonctionnent plus que de 3 heures à 10 heures. La plupart des films projetés sont des films de propagande, mais on y donne aussi des films américains qui sont employés contre les Américains eux-mêmes. En juin dernier, une salle donnait « Mr Smith goes to Washington » comme un exemple de la dégénérescence de la démocratie américaine.

Par suite du rationnement, le marché noir est devenu florissant. Malgré la surveillance de la police, les stockeurs vendent leurs marchandises aux prix qu'ils veulent. Quand les œufs ne pouvaient pas être achetés au prix tarifé de 10 sen l'un, j'en trouvais autant que j'en voulais à 30 sen.

Une des raisons de la rareté des vivres et de la misère du pays est la politique du gouvernement tendant à économiser pour l'avenir, lorsque le Japon souffrira de plus de pénuries qu'aujourd'hui. Le Japon est décidé à gagner la guerre, et cela, pense-t-il, peut être obtenu aussi bien par le citoyen qui porte des souliers en bois, par exemple, que par le soldat qui se bat sur les champs de bataille.

Il sera difficile de vaincre ce pays par la famine, car la population est habituée à la faim et réduira son standard de vie autant que le gouvernement le lui demandera.

MICKEY MOUSE ET DONALD DUCK ont été mobilisés

Le créateur de Mickey Mouse, de Blanche-Neige et de Pinocchio, qui pendant des années a réjoui les habitués du cinéma à travers le monde, a mis son talent au service des Nations Unies. Ses établissements cinématographiques à Burbank, en Californie, ont été presque en totalité convertis en un merveilleux instrument de propagande. Son personnel, composé de 550 spécialistes, a suivi le mouvement imprimé par le chef.

Aujourd'hui, Donald Duck, le canard, les Trois Petits Cochons et le Grand Méchant loup travaillent pour l'Oncle Sam. Leur genre particulier d'humour n'a pas disparu, mais s'est adapté à des sujets de guerre. Pour réaliser cette adaptation, Walt Disney et ses collaborateurs ont dû s'atteler à l'étude de toute une série de techniques touchant la guerre de près. Navigation aérienne, météorologie, balistique, etc., ont été disséquées, simplifiées, jusqu'à devenir des thèmes à dessins spirituels. L'éléphant « Dumbo », le cerf « Bambi » et le taureau « Ferdinand » manient des canons, pilotent des avions, conduisent des jeeps et des tanks.

La marine de guerre américaine a commandé plus de 50 films de Walt Disney, portant sur de nombreux sujets techniques. Le dessin animé permet des démonstrations mécaniques d'une rare clarté. Les studios de Disney produisent en quantité des bandes techniques à court métrage. Donald, le canard, est la vedette d'une série de films sur la défense, tournés pour compte du gouvernement canadien. A part ces travaux officiels, Disney débitera cette année dix-huit bandes dont la moitié touchera des sujets de guerre. Certaines représenteront le monde de l'avenir, basé sur la tolérance et la liberté. Le Grand Méchant Loup sera « l'oppression ».

Mais Disney a acquis une célébrité nouvelle dans un autre domaine : le dessin des insignes des différents corps de l'armée américaine. Le premier à faire usage d'un de ces insignes fut le commandant d'une flottille de canots lance-torpilles. L'idée eut un succès retentissant.

Aujourd'hui, des tanks, des avions et toutes sortes d'autres engins portent des insignes dessinés par les artistes de Walt Disney.

L'imagination fertile de Walt Disney s'est épanouie dans ce champ nouveau. Toujours vêtu de ses pantalons de cheval et de sa chemise sport, le grand maître de la fantaisie évolue parmi ses artistes, écoute toutes leurs suggestions, tout en prenant son art moins sérieusement que bon nombre de ses critiques ou des dignitaires de Harvard, de Yale ou de l'Université de Californie qui lui ont conféré des titres « Honoris causa » en 1938.

Les collaborateurs l'appellent « Walt ». Il est dépourvu de toute suffisance. Lorsque l'écrivain Aldous Huxley tenta de tirer un enseignement philosophique de Mickey Mouse, Disney se mit à rire et répondit : « Oh ! nous faisons des films pour amuser les gens. Nous laissons aux professeurs le soin de nous dire quelle est leur signification profonde. » Mais maintenant, enfin, Disney crée des films et des images dans un but bien défini. Il connaît bien la guerre : à l'âge de seize ans, il alla en France comme conducteur d'ambulance, et s'amusa à dessiner des personnages sur tous les véhicules qu'il conduisit.



Les bombardiers de la 43e escadrille sont ornés de cet insigne : un hippopotame à l'air angélique qui sème des bombes.



Un chat ailé plongeant sur un tank : c'est l'insigne que Walt Disney a créé pour le 86e régiment américain d'infanterie.



L'Aigle américain regarde au loin à travers un télescope. Cet insigne appartient à la 108e escadrille de reconnaissance.



Ce faucon rapide symbolise les actions foudroyantes des appareils de chasse. Les pilotes de la 23e escadrille en sont fiers.



Le génie de Disney se manifeste particulièrement dans cet insigne d'un régiment de transports : un jeep qui cahote.



Le Far West a inspiré cette image féroce que les hommes du 133e régiment d'artillerie ont peinte sur toutes leurs pièces.



VICTOIRE par les BOMBES

L'offensive aérienne sur l'Allemagne vient de commencer. La semaine dernière, les forteresses volantes américaines effectuaient — pour la première fois — une incursion sur le territoire allemand EN PLEIN JOUR. Les bombes alliées provoqueront-elles la défaite de l'Allemagne ?

Depuis les premiers jours de cette guerre, la question s'est posée avec acuité : « Peut-on venir à bout de l'Allemagne par une série de bombardements systématiques ? » Des techniciens de l'aviation se sont évertués à démontrer que si les Nations Unies construisaient des flottes aériennes adéquates, le pilonnage du territoire allemand aboutirait à la victoire en un laps de temps relativement court. Nombreux sont les experts qui prétendent que si en 1940 la Luftwaffe avait continué pendant trente jours seulement ses grands raids sur les îles Britanniques, la guerre aurait pris une tournure tout autre.

D'autre part, des rapports parviennent continuellement d'Allemagne, décrivant les répercussions profondes des attaques aériennes britanniques et alliées sur le moral des populations du Reich.

•

Il est induscutable que sur le plan militaire, un martèlement aérien soutenu est susceptible de provoquer au sein d'un pays en guerre des troubles pouvant compromettre sérieusement, sinon définitivement, l'issue d'un conflit. Cette vérité s'applique particulièrement à l'Allemagne, et voici ce que dit à ce sujet Sir Archibald Sinclair, secrétaire d'Etat au ministère britannique de la Guerre :

— Le système des transports de l'Axe est aussi délicat que l'organisme du corps humain. Les dommages infligés à une partie, même la plus éloignée de ce système, ont des répercussions immédiates sur l'ensemble de la machine. La destruction d'une locomotive dans le midi de la France provoque automatiquement des complications quelque part sur le front de Russie. Le coulage d'un navire amarré dans un port quelconque du littoral contrôlé par l'Allemagne signifie l'immobilisation des trains qui attendent d'être chargés ou déchargés sur les quais, et oblige Hitler à détourner des lignes maritimes une partie de ses approvisionnements essentiels et d'en grever son système ferroviaire déjà surchargé. Des bombes sur un système ferroviaire disloquent des plans soigneusement établis pour la Pologne, l'Autriche, l'Italie ou les Balkans.

« Un déraillement dans le sud de la France peut jeter le désarroi dans une ou plusieurs usines de la Ruhr, retarder la production de guerre, et par contre-coup déranger les plans d'une attaque sur le front oriental. L'arrêt de la machine de guerre nazie est une conséquence immédiate de l'arrêt des communications à travers l'Allemagne. »

•

Tous les grands chefs de la Royal Air Force soutiennent à fond ce point de vue exprimé par Sir Archibald Sinclair : « Par les bombardements, nous pouvons battre l'Allemagne » : telle est l'idée qui prévaut au ministère de l'Air britannique et au quartier général du commandement des bombardiers de la R.A.F.

L'Air Chief Marshal Harris est un partisan convaincu du système de bombardement des zones. Il est fermement convaincu que le bombardement intensif d'un centre industriel important se fait sentir d'une façon beaucoup plus intense sur les autres centres, que lorsque des objectifs mineurs sont frappés simultanément. Le 3 mars, il déclencha son offensive de 1942 par un raid visant non pas à une zone, mais à un objectif précis : les usines Renault, près de Paris. Leur destruction, qui fut menée à bonne fin en deux heures, priva à jamais l'Allemagne de la production des établissements les plus importants de France en matière de tanks et de véhicules motorisés. Immédiatement après cette incursion, l'Air Marshal Harris déclencha son offensive contre l'Allemagne et particulièrement contre la région de la Ruhr.

Dans la nuit du 10 au 11 mai 1941, les avions allemands battaient tous les records en lâchant sur Londres 450 tonnes de bombes. La capitale anglaise compte 4.397.000 habitants. La petite ville d'Osnabrück, en Allemagne, peuplée de 89.000 âmes, reçut la même quantité de projectiles, lorsque les appareils britanniques la survolèrent, le 9 août dernier.

•

L'expert aéronautique américain, William B. Ziff, estime que les grandes lignes d'une attaque organisée par la voie des airs contre l'Allemagne doivent être les suivantes :

L'attaque doit être dirigée sur les points plus vulnérables du dispositif ennemi, à savoir :

1° Les nœuds ferroviaires et les nœuds de communications. Si les communications internes de la forteresse de Hitler étaient disloquées, il serait difficile, sinon impossible, aux dirigeants nazis d'alimenter leurs usines en matières premières et leurs fronts en hommes et en armements.

2° Les usines et les centrales électriques. La destruction des principales usines de guerre allemandes arrêterait une bonne partie de la production. Le martèlement de la série d'usines électriques bâties dans la périphérie de Berlin pourrait arrêter net le fonctionnement des établissements d'essence synthétique et de plusieurs autres installations de la capitale allemande.

3° Les villes. Les villes sont les centres nerveux de toute structure de résistance économique. Si les principales cités du Reich étaient effacées de la carte, les communications, les industries, en un mot toute existence sociale organisée dans le Reich serait considérablement compromise. La destruction de Berlin seul serait un coup dont les nazis se remettraient difficilement.

4° Le moral. Il y a une limite aux souffrances qu'un organisme humain peut supporter. La conscience d'un assaut sans fin qu'on ne pourra ni arrêter ni diminuer est un élément psychologiquement destructif auquel le caractère le mieux trempé résiste difficilement. Des personnes bien informées sont unanimes à déclarer que, dans le Reich, une désintégration physique serait accompagnée tôt ou tard d'une désintégration morale.

•

Jusqu'à quel point cette désintégration morale a-t-elle atteint actuellement les éléments divers du peuple allemand ? Jusqu'à quel point peut-on compter sur ce facteur pour amener une conclusion du conflit au moyen des attaques aériennes massives ?

Il semble que les dirigeants du Reich, loin de négliger la possibilité d'un effondrement du moral allemand, ont considéré ce problème de très près et ont pris des mesures sévères pour garder le contrôle de tous les éléments de la population. Dans les zones exposées aux incursions aériennes, là où il est particulièrement important de veiller sur le moral des populations, le parti nazi règne en maître. Une organisation qui est alimentée par les cotisations de 16 millions de membres s'occupe des victimes des raids, leur fournissant abris, nourriture, vêtements et secours. Seule cette organisation a le droit d'exercer de pareilles fonctions. Il s'ensuit qu'après un raid particulièrement dévastateur, comme par exemple celui de Cologne de l'année dernière, les Allemands, dont le moral s'est effondré, sont obligés, plus que jamais, de s'adresser à une organisation du parti pour obtenir assistance et secours. Plus les bombardements sont fréquents, et plus l'emprise du parti sur les populations se raffermit, car les considérations matérielles, chez tout être humain normal, priment les considérations morales.


L'aspect d'un bombardier « Stirling » d'après... reil géant s'est montré des plus efficaces au...

Les membres de la Défense Passive allemande maintiennent un contact constant, d'une part avec les civils, et, d'autre part, avec les délégués du parti. Au commencement, les populations appelaient ironiquement ces volontaires : « Petits Hitlers ». La propagande s'empara du terme, qu'elle employa pour mener une campagne publicitaire. Les journaux racontèrent les exploits héroïques accomplis par les « Petits Hitlers » au cours des bombardements et de quelle façon ces volontaires payent de leurs personnes pour sauver des vies humaines. Aujourd'hui, les Allemands ont appris à respecter ces délégués du parti dont ils doivent tout attendre.

•

Mais toutes ces mesures ne signifient pas que l'Allemand moyen supportera, impassible et stoïque, tout le poids d'une offensive aérienne organisée, surtout si cette offensive est menée à une époque où les nouvelles du front russe sont tellement décourageantes.

C'est à ce point que les adversaires de ce plan élèvent leurs critiques :

« Combien de temps, disent-ils, nous faudra-t-il pour obtenir des résultats appréciables, alors que nous voyons la Russie, privée du bassin du Donetz, qui peut être considéré comme la Ruhr soviétique, continuer à combattre depuis plus d'un an ? La Russie n'est pas seule à pouvoir déménager ses industries vers l'Est. En tout cas, ajoutent les critiques, l'offensive de 24 heures par jour promise par l'Air Marshal Harris est lente à se mettre en train. Souvent, les conditions climatiques nous obligent à arrêter nos raids pendant quelques nuits. »

Finalement, les critiques prétendent que l'offensive des bombardements de nuit est onéreu-





…ès un dessin de Charles Cundall. Cet appa… …u cours de bombardements intensifs de nuit.



Le maréchal de l'Air A.T. Harris, commandant en chef de la section des bombardiers britanniques, étudie une carte de l'Europe en présence d'un officier supérieur de la R.A.F.

…e. Depuis le commencement de mars jusqu'à …in septembre de l'année dernière, elle a coûté …00 bombardiers et 4.500 pilotes et aviateurs …ntraînés à la Grande-Bretagne. Lorsque, au …ours d'une émission destinée à l'Allemagne et … l'Italie, l'Air Chief Marshal Harris déclara … que moins de cinq pour cent des bombardiers …nvoyés au-dessus de l'Allemagne sont per…… », il y a lieu d'estimer ce chiffre comme …xact.

L'aviation alliée poursuit actuellement, im…perturbable aux critiques, son plan initial : …ettre l'Allemagne à genoux, en la martelant …ar la voie des airs.



Poids des bombes lâchées par la R.A.F. sur l'Allemagne en 1940, 1941 et 1942.

LE VATICAN
face aux dictateurs

par C. M. CIANFARRA



Ancien correspondant du « New-York Times » auprès du Vatican

La communauté d'intérêts entre le Vatican et les démocraties a été de nouveau soulignée par les conférences qui ont eu lieu il y a quelque temps entre le Pape Pie XII et M. Myron C. Taylor, envoyé spécial de M. Roosevelt au Vatican.

L'attitude de l'Eglise à l'égard de la guerre est basée sur les expériences passées avec Hitler et Mussolini. Les flagrantes violations des Concordats ont convaincu le Saint-Père que l'Eglise n'aurait pas de place dans une Europe dominée par les nazis. Le Souverain Pontife a donné à entendre qu'il considérait la politique des dictateurs comme étant en conflit ouvert avec les principes de la foi catholique et avec sa propre conception d'un ordre mondial.

Avant que le signataire de ces lignes n'ait été obligé de quitter l'Italie, il parla avec les hauts fonctionnaires du Vatican et les membres du corps diplomatique qui sont reçus par le Pape en audience privée. Tous s'accordèrent à dire que le Vatican mettait sur le même pied le danger provenant de l'extension du communisme en Europe et celui découlant de la doctrine païenne des nazis.

Du point de vue religieux, le nazisme est redouté par l'Eglise plus que le communisme parce que, comme un haut prélat du Vatican me l'a déclaré, bien que le communisme « ait éliminé Dieu par la force », l'homme ne peut pas vivre sans croire en un être supérieur. Mais le nazisme a remplacé Dieu par une théorie païenne qui, bien qu'elle ne réponde pas à un besoin spirituel de l'homme, lui donne cependant quelque chose qui en tient lieu.

Suivant ce prélat, l'Eglise après la guerre trouvera plus de difficultés à « extirper la fausse théorie du néo-paganisme nazi de la conscience des masses que d'installer dans l'âme de l'athéiste la croyance en Dieu, car la foi chrétienne répondra à une aspiration naturelle de l'âme, tandis que les masses contaminées par le néo-paganisme ne ressentiront pas si violemment le désir ardent de Dieu ».

LE DUCE CONTRE LE PAPE

A la différence de Hitler, qui combat ouvertement les chrétiens d'Allemagne dans une tentative de détruire toutes les formes de religion, Mussolini a adopté une politique plus subtile à l'encontre de l'Eglise catholique. Il n'a évidemment pas osé se déclarer ouvertement contre le Pape par crainte d'une réaction populaire dans une nation qui est presque cent pour cent catholique : mais il a employé tous les moyens en son pouvoir pour augmenter la dépendance du Vatican et du clergé italien.

Depuis 1932, quand Mussolini pour la première fois rendit visite à Pie XI au Vatican, jusqu'à 1938, les relations entre l'Eglise et l'Etat en Italie avaient été tout à fait satisfaisantes. Elles commencèrent à se gâter quand Mussolini, agissant sur l'instigation de son « alter ego », Adolf Hitler, inaugura une politique de discrimination raciale. Cela, plus que tout autre chose, convainquit le Vatican que l'Italie catholique, qui était jusqu'à l'année 1936 une nation politiquement indépendante, était tombée complètement sous la domination du paganisme nazi.

Pie XI avait adopté, on s'en souvient, une ferme attitude contre la campagne antisémitique. Il protesta verbalement et, en 1938, il alla jusqu'à quitter le Vatican pour Castel Gandolfo, sa retraite d'été, quand Hitler fit une visite à Mussolini à Rome. Il protesta non seulement contre les lois raciales fascistes qui, déniant la validité juridique au mariage religieux entre les personnes de races différentes, constituent une brèche flagrante au Concordat, mais aussi contre la conception raciale de Mussolini qui entrait directement en conflit avec la doctrine de l'Eglise, laquelle ne reconnaît aucune différence raciale.

Mussolini ne prêta aucune attention aux protestations du Pape. Il était alors tout à son rêve de conquête impériale qu'il voulait réaliser avec l'aide de son partenaire de l'Axe, et il n'était guère disposé à permettre que « les gémissements d'un prélat octogénaire » pussent se mettre en travers de sa route. Cette violation du Concordat était, cependant, d'une grande importance dans les relations italo-vaticanes parce qu'elle influença par la suite l'attitude du Vatican envers le régime fasciste. Elle montra nettement que le gouvernement fasciste était prêt à violer un pacte quand certaines de ses clauses représentaient un obstacle à ses buts politiques immédiats. Le Vatican se rendit compte que Mussolini, pas plus que Hitler, n'avait le respect de la parole donnée.

AVÈNEMENT DE S.S. PIE XII

La même situation devait se poser pour Pie XII. Pendant la première année de son pontificat, les relations entre l'Eglise et l'Etat s'améliorèrent considérablement. La question raciale fut reléguée au second plan par un problème plus pressant : le maintien de la paix en Europe, qui était menacée par la politique d'agression hitlérienne. Le Pape et Mussolini poursuivaient la même politique, laquelle consistait tout d'abord à empêcher la guerre. Quand celle-ci éclata finalement, ils essayèrent de la limiter à l'Europe occidentale. Mais tandis que la politique vaticane était dictée par des raisons humanitaires : prévenir les effusions de sang et la destruction, celle de Mussolini était simplement le résultat de ce qu'il pensait être un subtil calcul. Le dictateur de l'Italie gagnait du temps tout en se préparant à entrer dans la guerre au moment opportun, ce qui se produisit quand la France s'était déjà effondrée.

Ainsi, pour la seconde fois, le Vatican fut trompé par le gouvernement fasciste. Mais ce ne devait pas être tout. Dès l'entrée de l'Italie en guerre, la politique mussolinienne au regard du Vatican subit un changement inattendu. Le Duce fit comprendre au Saint-Père que l'Italie ne tolérerait aucune immixtion de la part du Vatican. « L'Osservatore Romano », l'organe officiel du Pape, fut saisi parce qu'il reproduisait des dépêches impartiales. Il fut contraint de réviser la politique de ses éditoriaux et de ne publier presque exclusivement que les nouvelles religieuses. Sa circulation, qui avait dépassé 100.000 exemplaires, tomba à près de 25.000 en quelques semaines.

Dans tout le pays, les prêtres furent informés par les fonctionnaires locaux fascistes que de prêcher la paix et la fraternité entre les hommes, conformément aux principes de la foi catholique, était en opposition avec la doctrine fasciste et l'effort de guerre de l'Italie. Ceux qui s'opposaient à la politique de « haine » contre les Anglais recevaient un avertissement et, en de nombreux cas, étaient arrêtés et envoyés dans des camps de concentration. Aujourd'hui, les fascistes regardent le Vatican comme un ennemi. N'ayant aucune armée avec laquelle combattre les ennemis de l'Eglise, le Pape ne doit compter que sur la diplomatie et le temps pour apaiser la tempête.



S.S. Pie XII

Entre temps, le fascisme a placé le Vatican sous une stricte surveillance. Il a posté des policiers aux portes du Saint-Siège pour faire des rapports sur les visites. Des agents secrets, d'après certains milieux du Vatican, sont aussi dans la cité même. Ils surveillent les mouvements des prélats, écoutent les conversations téléphoniques et signalent à leurs chefs toutes les personnes suspectes d'activité antifasciste.

« LA PAROLE DU PAPE »

Le peuple italien dans son ensemble a apprécié et entièrement compris le travail du Vatican. Ayant toujours considéré cette guerre italienne comme une guerre privée de la classe dirigeante fasciste, il se tourne vers le Vatican comme vers une des forces qui, quand la paix viendra, l'aideront à reconstruire sa vie.

Une des preuves de la popularité dont jouit l'Eglise est le tirage atteint en quelques mois par une feuille appelée « La Parola del Papa » (La Parole du Pape). Ce journal a un seul objet : publier les discours du Pape. Il est distribué par les prêtres des paroisses dans toute l'Italie et a une circulation de 200.000 exemplaires, qui augmente constamment. De même qu'en Allemagne aller à l'église est jugé comme une manifestation silencieuse contre la politique antireligieuse nazie, de même en Italie la lecture de cette feuille est considérée comme un geste d'opposition au régime fasciste. Quoique « La Parola del Papa » ne publie pas d'éditoriaux politiques, à plusieurs reprises des fonctionnaires fascistes trop zélés ont tenté d'arrêter sa distribution et ont dénoncé les prêtres qui la propageaient comme « défaitistes ».

Mais loin de céder à la pression gouvernementale, le Pape s'est soigneusement abstenu de tout geste qui pouvait être interprété comme favorable à l'Axe, et il s'est officiellement mis en dehors de la mêlée. Il a borné son activité dans le domaine de l'œuvre humanitaire de soulagement des prisonniers de guerre, et a proclamé dans le monde les vues de l'Eglise concernant une « paix juste et honorable ».

UN NOUVEL ORDRE MONDIAL

Sa conception de l'ordre mondial est considérée au Vatican comme semblable à celle des puissances démocratiques. Elle comporte cinq points :

1° Assurer le droit à la vie et à l'indépendance de toutes les nations, grandes et petites, faibles et puissantes. Le Pape est en faveur de la liberté pour toutes les nations. En d'autres mots, il est contraire à l'immixtion par d'autres puissances dans les affaires intérieures d'un Etat donné.

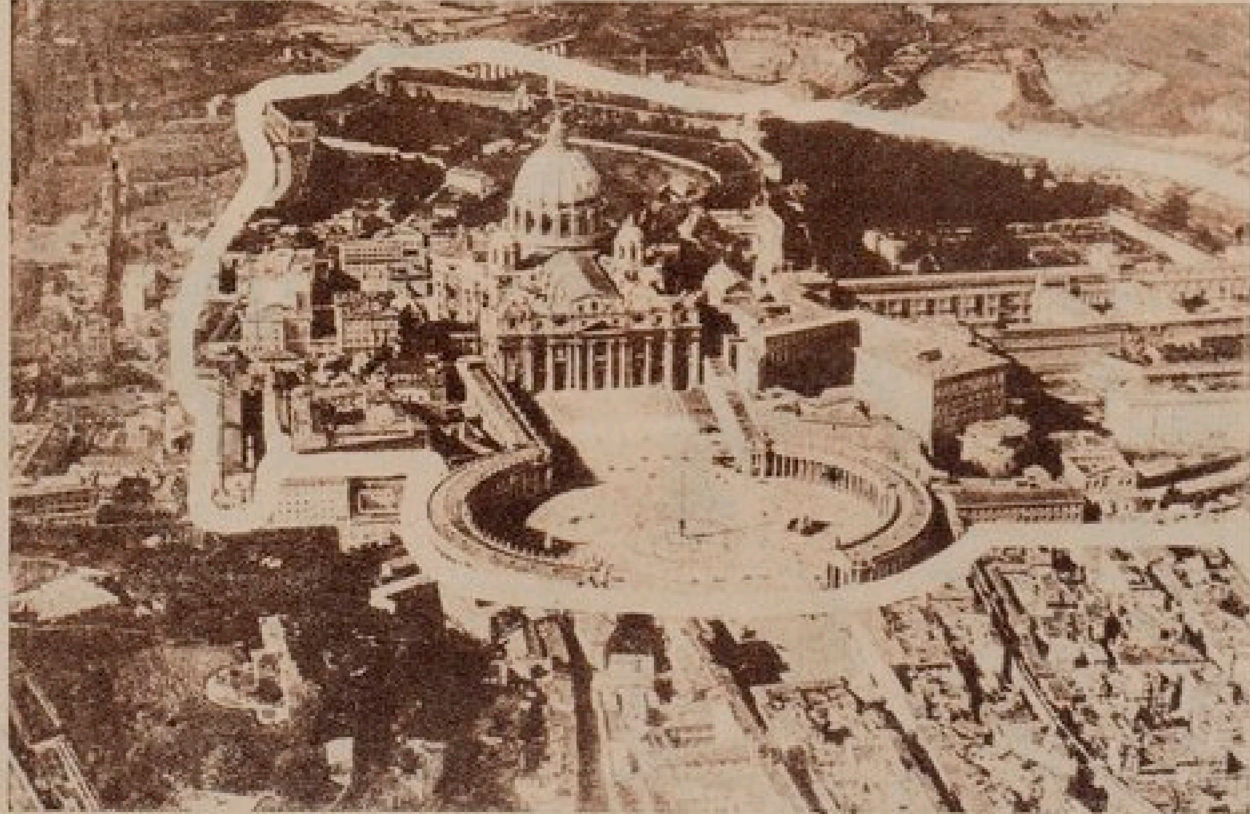
2° Protection des minorités. Le Pape a condamné la politique nazie de destruction des groupes ethniques, qui est pratiquée avec les Polonais, les Tchèques et les Grecs.

3° Un nouvel ordre économique basé sur le libre accès aux sources de matières premières, ce qui signifie le libre usage des richesses du monde par toutes les nations civilisées. Comme on s'en souvient, ce point est également exposé dans la Charte de l'Atlantique rédigée par le président Roosevelt et M. Churchill.

4° Désarmement, respect des traités et création d'organismes internationaux possédant les moyens nécessaires pour faire respecter les traités. La similitude entre la conception papale d'un ordre international et celle du président Roosevelt est tellement frappante qu'aucune explication n'est nécessaire.

5° Respect des religions, ce qui implique la condamnation des persécutions dirigées contre l'Eglise.

Ce dernier point par lequel le Pape se réfère seulement à l'Eglise catholique peut être appliqué également à toutes les autres religions. Il est interprété comme une preuve de l'émotion suscitée au Vatican par les persécutions religieuses qui sévirent d'abord en Russie, puis dans les pays dictatoriaux.



Vue générale du Vatican au milieu duquel se dressent la cathédrale et la place Saint-Pierre. La ligne blanche tracée sur la photo indique les limites du territoire du Vatican.

MOSCOU LA NUIT

par ALEXANDER WERTH

Correspondant spécial de Reuter à Moscou

Au moment le plus sombre de son histoire, Moscou n'a pas cessé de rire et de s'amuser pendant les heures de loisirs. Malgré le blitz allemand, malgré l'avance menaçante des colonnes de tanks nazis, après la prise de Smolensk, l'année derrière, les cafés, les théâtres et les cinémas de la capitale soviétique n'ont pas fermé leurs portes. Le célèbre journaliste anglais Alexander Werth se trouvait à Moscou pendant cette période cruciale, en qualité de correspondant spécial de « Reuter ». Né lui-même en Russie et connaissant à la perfection la langue russe, il a pu saisir sur le vif les réactions de la population moscovite, ainsi que celle des combattants sur le front. Ses observations ont été consignées sous la forme d'un journal, dans un livre intitulé « Moscou 1941 ». C'est de ce livre que nous extrayons les passages suivants sur la vie nocturne de Moscou.

Aujourd'hui, comme l'an dernier, la capitale russe maintient ses théâtres, ses salles de concert, ses cinémas, et applaudit les mêmes pièces, tantôt naïves, tantôt sublimes, que décrit Alexander Werth.

8 JUILLET

Après une journée assez quelconque, mon collègue Lovell, correspondant permanent de Reuter dans l'U.R.S.S., me suggéra de voir un aspect de la vie nocturne de Moscou. Accompagnés de Lucien P., précédemment un des hommes de Havas dans la capitale soviétique, rallié par la suite à la « France Libre », nous prîmes le tram n° 22 à la Pokrovka pour aller en ville. Il était bondé, comme d'habitude, et à chaque station un grand nombre de voyageurs continuaient à monter...

Nous descendîmes et nous dirigeâmes vers le café de l'Hôtel National en passant par la place Sverdlov. La salle était plutôt obscure, mais sur chaque table était posée une coquette petite lampe, couverte d'un abat-jour de couleur orange. Près de nous se trouvait un groupe de Tchèques dont l'un est journaliste et un autre portait une grande barbe blanche, rappelant celle de Karl Marx. C'était un des dirigeants des usines Skoda qui, lorsque les Allemands arrivèrent et lui demandèrent de travailler pour eux, les envoya promener. Ces Tchèques avaient été internés par les Russes, et maintenant ils fêtaient leur libération avec de la bière et du *narzan*. La bière russe a un goût qui rappelle la bière française ; elle était légèrement moisie, mais, à part cela, pas trop mauvaise. Plusieurs couples étaient installés aux coins de la salle. Je remarquai un jeune officier de l'armée, accompagné d'une jolie jeune fille. Lucien observa : « Une jeune fille honnête ; enfin, je pense... » L'atmosphère du National me sembla amicale.

PLUS TARD...

Je suggérai à Lucien et Maurice d'aller au Théâtre Malyi, où l'on jouait *Dans les plaines d'Ukraine* d'un certain Gribenuk Korneichuk, ou un autre nom de ce genre. Les journaux soviétiques en avaient donné des comptes rendus élogieux. Nous achetâmes nos trois billets à 15 roubles (environ 30 piastres (1). Le thème de la pièce était le conflit entre une bonne et une mauvaise ferme collective. La propagande était évidente, mais le jeu des acteurs si parfait, que l'on oubliait presque qu'il s'agissait d'une pièce de propagande. Le directeur de la mauvaise ferme dénommée « La vie paisible » était remarquable, avec sa paresse et son manque d'efficacité. Il différait entièrement du chef entreprenant du bon « Kolkhoz ». Une scène entre deux vieux paysans bornés était particulièrement amusante ; l'un d'eux ne cessait de répéter à l'autre qu'il pouvait éviter le diable et les fantômes en fumant des cigarettes roulées dans les écrits de Yaroslavsky, le propagandiste athée. Là-dessus, les deux compères se mirent à se couvrir l'un l'autre de cette fumée magique. La plaisanterie avait une double portée : les vieux paysans étaient stupides, mais la propagande athée était un peu raillée en même temps...

Les spectateurs étaient jeunes pour la plupart. Parmi eux, plusieurs soldats et plusieurs jolies filles. La salle était gentiment décorée en blanc, et les loges de côté portaient une ornementation de couleur orange, alors que le marteau et la faucille étaient peints sur la scène. Le public accueillait tous les passages de propagande par des acclamations, mais rien n'égala les applaudissements qui suivirent l'observation du vieux Chesnok à sa femme : « Rien ne peut vous vexer autant que d'être interrompu lorsque vous êtes sur le point de terminer le toit de votre hutte. Si seulement nous avions cinq ans de plus ! Mais si la guerre éclate, nous combattrons avec une férocité et une colère jamais égalées dans le monde entier. » Les applaudissements firent trembler les murs de la salle. C'était, à n'en pas douter, une excellente interprétation de l'attitude russe à l'égard de la guerre. Ces gens avaient lutté, travaillé dur, et souffert de privations, et juste au moment où les choses commençaient à aller, tout fut renversé par les Allemands...

Plusieurs portraits des grands acteurs de la vieille Russie étaient accrochés au foyer. Un tableau du grand Stchepkin par Repin, des photographies de Prov Sadovsky et de l'autre Sadovsky, de Davydov ainsi que d'autres célébrités de l'époque 1860-70 ou même d'époques antérieures. L'aspect de cet endroit n'a pas dû changer depuis...

1er AOUT

Cet après-midi, je me suis rendu au cinéma populaire du coin : l'entrée ne coûte que 2 roubles. Un grand nombre de soldats se trouvaient dans la salle. Tout d'abord, on projeta les actualités : des tanks, des défilés de soldats et des canons tonnant. Une seule fois, le public poussa de fortes acclamations : c'était lorsque Staline apparut sur l'écran. Il doit être très populaire parmi ce petit peuple, car dans l'obscurité d'un cinéma, on n'acclame que ceux que l'on aime vraiment. Le film principal, intitulé « Les boxeurs », comportait des passages amusants. Au début, nous assistâmes à l'entraînement d'une équipe de boxeurs soviétiques. Les meilleurs furent bientôt sélectionnés pour participer à un tournoi qui devait avoir lieu à Paris. Le directeur de la Salle Wagram, ou de je ne sais quelle salle parisienne, était un Français au visage désagréable, barré d'une épaisse moustache noire : tout à fait le type du Français vilain dans les films de Hollywood !

« Comment parlez-vous si bien le russe ? » lui demande le boxeur russe. « Ah ! répond le Français en un russe comique, j'ai fait un petit voyage en Russie. Sébastopol 1919... » Le boxeur lui donne une tape dans le dos : « Ha, ha ! un petit voyage qui finit très bien, n'est-ce pas ? » Le Français soutient de toutes ses forces Laus, le champion européen. A la fin, naturellement, Laus est battu knock-out par le vaillant boxeur soviétique, au milieu des acclamations du public. Après leur victoire, les boxeurs soviétiques sont invités à souper dans une salle d'hôtel luxueuse : brandy, vin et une grande quantité de fruits. Un des boxeurs quitte la table, ouvre une valise et en sort une bouteille de vodka. Tous se lèvent et boivent en l'honneur de la Russie. Au même instant, l'amie du boxeur téléphone de Moscou pour féliciter le héros et fixer la date du mariage. Pendant une seconde, l'Arc de Triomphe apparaît sur l'écran, suivi rapidement par une chaîne de montagnes, Berlin et Varsovie. La scène finale représente le Kremlin et les boxeurs, entourés de leurs amis, chantant ensemble une chanson sur leur retour à ce cher vieux Moscou. Tous les sentiments et les thèmes de ce film populaire sont très révélateurs.

10 AOUT

J'aime Moscou le dimanche, parce qu'il est plus brillant que n'importe quel autre jour.

Les laborieux Moscovites ne peuvent s'amuser les jours de semaine que le soir, et le blitz empêche toutes sorties après 7 heures. Aussi le dimanche, la vie théâtrale et musicale de Moscou bat son plein. La liste des spectacles du dimanche, annoncés par affiches, est toujours très impressionnante. Aujourd'hui, j'ai compté quatorze représentations théâtrales différentes. On donne de nouveau « Cherevitchki », l'opéra-comique de Tchaïkovsky, qui attire régulièrement plusieurs membres de l'ambassade et de la mission militaire britanniques. Une autre troupe joue la vieille opérette « Les cloches de Corneville ». D'autres théâtres produisent deux ou trois pièces de Shakespeare, et cinq autres ont à l'affiche des pièces de propagande. Le Théâtre des Enfants présente une nouvelle pièce patriotique du poète Svetlov, intitulée « Vingt ans après ». Il y a plusieurs concerts et un récital de la très populaire Lubov Orlova, la « Gracie Fields russe », comme Maurice l'a appelée l'autre jour.

Mais le centre le plus typique de la vie du dimanche à Moscou, c'est le Jardin de l'Ermitage, où des milliers de personnes passent une bonne partie de la journée. C'est bien à ce même Jardin de l'Ermitage que j'ai assisté, en 1915, à une représentation de « Une vie pour le Tsar », dans un théâtre en plein air. Maintenant, l'endroit contient plus de théâtres et de buffets qu'auparavant. Car l'Ermitage est un « embarras de richesse », pour les distractions populaires. Le public a le choix entre quatre spectacles, donnés dans quatre bâtisses différentes du jardin. Tout d'abord, une comédie de Goldoni, interprétée par des acteurs célèbres ; puis le théâtre satirique ; en troisième lieu, l'opérette « Silva », qui fut l'une des œuvres à tenir le plus longtemps l'affiche à Moscou, suivie d'un spectacle de variétés dans la même salle ; et enfin, le concert de l'Orchestre Symphonique de l'Union Soviétique.

C'en était trop pour un seul jour. Je commençai par le théâtre satirique. Spectacle simpliste, mais propagande de guerre légère et amusante. Le premier sketch représentait l'arrivée d'un soldat de l'armée rouge dans un village russe. Il demande à une villageoise qui vient à sa rencontre : « La ville la plus proche s'appelle-t-elle « La Montagne Sacrée » ? « On l'appelait ainsi, lui répond-elle, mais aujourd'hui son nom c'est « La Montagne Rouge ». Après quelques gaffes similaires du soldat, la jeune fille se rend compte qu'il s'agit d'un parachutiste ennemi, déguisé en soldat russe. Une lutte est engagée entre elle et le soldat, et celui-ci, finalement mis hors de combat, est remis à la justice.

Au cours d'un autre sketch, une jeune fille parut sur la scène et raconta la triste histoire d'un petit garçon qui ne cessait de pleurer, parce que dans les représentations de son école, on lui donnait toujours le rôle de Hitler.

Vers la fin, on donna un sketch, dans lequel deux généraux allemands rédigeaient un communiqué, où il était dit : « Deux de nos parachutistes ont atterri dans un village russe et capturé tous les paysans ». Un des deux généraux suggéra alors : « Pour contenter la population, nous pourrions ajouter : Nous avons capturé 120 wagons de farine, qui ont été immédiatement expédiés à Berlin ! » L'autre répond : « Vous êtes fou ! Toute l'Allemagne se ruerait sur Berlin. »

Je n'avais pas l'impression que ces soldats et ces jeunes gens de Moscou étaient anxieux, ou tout au moins inquiets par le fait de la guerre, ou qu'ils considéraient ce dimanche comme le dernier dimanche vraiment normal et paisible de leur belle capitale.

Du théâtre satirique, je me rendis au concert symphonique. L'Orchestre Symphonique de l'U.R.S.S. est composé d'artistes choisis, ayant beaucoup de clarté et de lucidité dans leur jeu. Il y avait des solos inoubliables, telle la clarinette dans l'ouverture de la « Danse du Cygne » de Tchaïkovsky.

L'étoile du jour est l'enfant prodige Bussia Goldstein, âgé de 18 ans, et lauréat de plusieurs concours internationaux tenus à Bruxelles et à Varsovie, avant la guerre. Avec une perfection technique et un brio qui ressemblait beaucoup à celui de Heifetz, il joua le Concerto au violon de Tchaïkovsky...

Mais le concert n'était pas entièrement détaché de la guerre. La seconde partie commença par une déclamation émouvante — une sorte de pot-pourri de slogans de la guerre, alternant avec des citations patriotiques de Pouchkine, Lermontov, et de poètes modernes. C'était récité par le fameux acteur Yakovlev. Il remua la salle qui lui répondit par des applaudissements très nourris...

16 AOUT

Ce soir, nous devions voir « Anna Karénine » au Théâtre Artistique de Moscou, rue Gorki.

J'ai toujours eu un préjugé contre cette pièce. Les seuls personnages qui m'intéressèrent vraiment furent ceux de Steva Oblonsky et de Karénine lui-même. Toute la pièce se réduit à un triangle, et le meilleur c'est encore le mari. Khmelev est un acteur remarquable, peut-être *trop* parfait ; il a dû s'entraîner pendant des semaines pour *chaque* mot et *chaque* geste. D'après le livret vendu au théâtre, Khmelev a passé des mois à étudier les nombreuses notes laissées par Tolstoï, sur le milieu, les habits, le caractère, les antécédents historiques et sociaux, etc., du grand bureaucrate que fut le mari d'Anna. Les acteurs principaux se réunissent et discutent toutes ces questions. Le Théâtre Artistique de Moscou étudie très attentivement l'aspect extérieur des personnages, mais aussi leur psychologie, leurs réflexes intérieurs. Les scènes de foule — le thé, le grand pavillon des courses, le théâtre avec Anna mise hors la loi dans une des loges — étaient superbes.

Anna interpréta son rôle émouvant d'une manière très très humaine : elle a souffert pendant toute la pièce. Elle était très profondément émouvante, spécialement dans la scène où elle visite clandestinement son enfant. Je me retournai : derrière moi, deux jeunes filles pleuraient à chaudes larmes. Que de tendresse sentimentale on peut trouver dans le cœur de ces filles russes ! Ces enfants du peuple compatissaient naturellement aux souffrances d'Anna.

Un fait amusant : lorsqu'on baissa les rideaux après qu'Anna fût écrasée par le train — une scène grand guignolesque ! — des centaines de jeunes filles s'avancèrent jusqu'à la scène, acclamant frénétiquement Anna.

25 SEPTEMBRE

J'ai assisté à la représentation des « Trois sœurs », au Théâtre Artistique de Moscou. Je n'ai jamais vu une pièce interprétée avec une aussi grande perfection. Chaque moment, chaque geste, chaque mot, chaque pause avait sa signification. Les acteurs ne jouaient pas leurs rôles, ils semblaient les vivre avec intensité. Et quand les femmes avaient des larmes aux yeux, j'étais convaincu que c'étaient de vraies larmes. Comme ces acteurs soviétiques comprennent la tendresse humaine de Chekhov ! Pendant les quatre heures que dura le spectacle, je ne pus relever une seule fausse note.

Il y avait un fauteuil vide à côté du mien et deux jeunes filles, de vraies enthousiastes du théâtre, s'y serrèrent. Mais au dernier moment, juste avant la fermeture des portes, le propriétaire du fauteuil arriva. C'était l'un de nos majors britanniques. Le pauvre homme ne connaissait pas un mot de russe et s'ennuyait à mourir. Il ne cessa de me demander des explications sur l'action et elles n'étaient pas faciles à donner. Je fis cependant de mon mieux et il dit : « Je vois, beaucoup de bruit pour rien ! »

Au début du troisième acte, mon voisin fut excité par la vue de la flamme du grand incendie dans la ville qu'on fit voir à travers les fenêtres du décor. « Quoi ! un incendie ? Ah ! très bien, je suppose que quelque chose va se produire maintenant. » Mais les pompiers ne firent pas irruption sur la scène, et il n'y eut pas de sauvetages émotionnants ; mon pauvre major sombra de nouveau dans l'ennui. A la fin, il confessa qu'il ne s'intéressait pas à ces sortes de pièces, et qu'il préférait le ballet...

Le visage de Moscou. Le soir, la population écoute, intéressée et recueillie, des commentaires sur les actions des troupes soviétiques. Ceux-ci sont bien faits pour lui donner confiance.

(1) *Le cours du rouble est officiellement :* 21 *roubles pour une livre sterling. Mais les diplomates obtiennent* 100 *roubles pour une livre sterling et les journalistes en reçoivent* 48 *par livres sterling.*



En présence du général Stilwell, deux sergents de l'armée américaine montent une mitrailleuse pour l'instruction des soldats chinois.

«ONCLE JOE»

le général en bras de chemise

Lorsqu'on lui dit que nombreuses étaient les personnes qui l'appelaient le « Mac Arthur » de Chine, le général Joseph Stilwell sourit, embarrassé, et répondit : « Je ne suis qu'un enfant de la campagne. »

Cette attitude caractérise bien cet officier américain à trois étoiles qui est en même temps le seul chef d'état-major étranger du généralissime Tchiang-Kaï-Chek. Ses propres soldats l'appellent « Oncle Joe ». Sa physionomie est toujours animée d'une expression affable et souriante. Sa poignée de main est franche et vigoureuse, son intonation de voix aimable et sa bonne humeur contagieuse. Lorsqu'on lui parle, il écoute attentivement en hochant la tête, les lèvres entr'ouvertes démontrant l'intérêt qu'il prend à ce qu'on lui dit.

Quelques jours après son arrivée à Tchoung-King, en mars dernier, il tint une conférence de presse. Dédaignant tout apparat, il se tint debout au milieu de la pièce et parvint immédiatement à gagner la confiance des journalistes chinois, lesquels s'étaient montrés très réservés, presque réticents, au cours de leurs contacts avec d'autres personnalités étrangères. Bien qu'un interprète officiel fût présent à la réunion, Stilwell, à plus d'une reprise, répondit directement, en chinois, à des questions qui lui étaient adressées dans cette langue.

Après avoir effectué plusieurs longs voyages à travers la Chine, le général Stilwell a acquis la faculté, extraordinaire pour un Occidental, de penser en chinois. Pendant les longues années qu'il passa dans le pays, d'abord en qualité d'étudiant de langues orientales, en 1920-23, et ensuite d'attaché militaire, il ne se résigna jamais à demeurer inactif. Il acquit dans tout le pays la réputation d'un homme d'action. Il voyageait tout seul, sans s'encombrer de la caravane traditionnelle de cuisiniers, d'interprètes et de coolies et de l'inévitable bagage de nourriture étrangère et autres accessoires. Il se chargeait d'un havresac, et allait jusqu'à transporter sur ses propres épaules son lit démontable. Il marchait, mangeait et s'entretenait avec des troupiers chinois, lesquels étaient d'abord surpris, ensuite séduits de voir que ce militaire étranger manifestait une sympathie tellement évidente envers leurs problèmes grands et petits.

Stilwell maintenait envers et contre tous la conviction que le « Chiupa » (soldat chinois) était le meilleur soldat du monde et qu'il ne lui manquait que des armes adéquates et une protection aérienne suffisante. Il fut nommé par le généralissime chef d'état-major, commandant en chef des forces chinoises de Birmanie et en même temps se vit confier le commandement des effectifs américains en Chine et en Birmanie.

La retraite de Birmanie n'eut pour résultat que de le renforcer dans sa conviction. Même l'ennemi dut reconnaître l'héroïsme déployé par les combattants chinois dans la défense de Toungoo et leur action courageuse lorsqu'ils vinrent en aide aux Britanniques assiégés dans Yenanguang. Les observateurs militaires sont aujourd'hui unanimes à déclarer que si les Chinois et leurs camarades britanniques avaient été soutenus par des forces aériennes suffisantes, l'histoire de la campagne de Birmanie aurait été toute autre.

— Ce sera le plus beau jour pour nous, celui où les troupes chinoises et américaines entreront ensemble à Tokio, déclare le général Stilwell.

On l'appelle le général en bras de chemise. C'est un travailleur infatigable, animé d'une énergie à toute épreuve, malgré ses soixante ans. Du temps où il était à l'Université, il avait la réputation d'être un coureur de fond exceptionnel, et à l'âge de cinquante ans, il avait l'habitude de faire de longs parcours à pied, après chaque repas. C'est sans doute à ces exercices qu'il doit l'excellente santé dont il jouit actuellement.

Stilwell donna une démonstration significative de sa forme physique lorsqu'il effectua un voyage épique, en mai dernier, de Birmanie aux Indes, à la tête de 120 Américains, Britanniques et Chinois. Après avoir été obligés d'abandonner leurs véhicules, vu le mauvais état des routes, ses hommes purent se procurer quelques chevaux. Mais Stilwell refusa de poursuivre le voyage à cheval, et insista pour que les montures fussent réservées exclusivement aux infirmières et aux blessés. Il marcha tout au long d'un difficile trajet de plus de 300 kilomètres, à travers des régions infestées par la malaria et le choléra, franchissant des pentes abruptes malgré ses pieds amollis par un long séjour dans l'eau d'une rivière, au commencement du voyage.

Les hommes de Stilwell s'étonnent de le voir prendre si peu d'heures de sommeil. Ses subalternes travaillent d'arrache-pied plusieurs heures avec lui, mais ne se plaignent jamais. Il n'a jamais demandé à qui que ce soit d'accomplir un exploit qu'il est incapable de mener à bonne fin lui-même.

Sa connaissance du chinois lui permet de discuter sans intermédiaires avec ses subordonnés chinois. L'un d'eux, qui avait reçu son éducation en France, fut un jour saisi d'étonnement de voir le général Stilwell développer un sujet dans la langue de Molière. Cet homme étonnant parle aussi l'espagnol avec une égale aisance. Jamais il ne se laisse aller à des verbiages inutiles. « Même lorsqu'il est en colère, dit l'un de ses intimes, il déchaîne un véritable ouragan, en prononçant seulement quelques mots. »

Du temps où il était attaché militaire, ses rapports au Département de la Guerre étaient brefs et concis, mais toujours empreints de clarté et donnant la preuve d'une parfaite compréhension des événements troublants qui se déroulaient alors en Extrême-Orient. Aujourd'hui, il est considéré comme l'une des autorités les plus dignes de confiance, en ce qui concerne les affaires extrême-orientales. Discutant récemment des tentatives nippones probables, il déclara : « Le Japon n'attaquera pas les Indes, et il est incapable d'attaquer l'Australie. Mais, tôt ou tard, il attaquera la Sibérie, car il voudra profiter du fait que les Russes sont très occupés à l'Occident, pour essayer d'éliminer la menace de Vladivostok. »

Il pense que de gros effectifs de l'armée japonaise sont actuellement concentrés en Mandchourie.

Le général Stilwell est un des rares hommes blancs que les Chinois considèrent comme des leurs, et l'on peut être sûr que s'il leur demande de le suivre n'importe où, ils le feront sans hésitation aucune.

DEFENSES ALLEMANDES

sur la côte de l'Atlantique

Le système de défense allemand en Europe septentrionale s'étend le long des côtes de l'Atlantique, depuis Trondhjem, en Norvège, jusqu'à Bordeaux. Les conversations que j'eus avec les officiers qui nous accompagnaient ajoutées à mes observations personnelles m'amenèrent à la conclusion que ce système de défense est composé, dans sa majeure partie, de cinq éléments. Je parlerai surtout de la partie que j'ai eu l'occasion de voir moi-même, c'est-à-dire celle qui se trouve autour du Pas-de-Calais.

Ces éléments sont les suivants :

1° Des pièces d'artillerie de tous calibres ont été placées en nombre imposant le long de la côte et principalement dans la zone qui fait face à la Grande-Bretagne. Cette artillerie n'a pas seulement pour mission de menacer les unités navales et les navires marchands naviguant dans la Manche, mais de bombarder également les côtes anglaises les plus rapprochées. Des canons lourds ont été installés à cette intention en plusieurs endroits. Les Allemands prétendent que ces canons ont une portée de tir dépassant celle de la Grosse Bertha de 1917 et qu'ils n'attendent que l'occasion pour entrer en service.

2° Une zone fortifiée, dont je parlerai en détail, construite sur le modèle de la ligne Siegfried s'étend en territoire français sur une longueur de 45 kilomètres. Cette zone peut contenir 35 divisions allemandes d'infanterie.

3° Des unités de la défense mobile de la Wehrmacht et des réserves motorisées, concentrées dans les centres importants, sont prêtes à renforcer l'armée aux endroits où la pression ennemie s'exercerait le plus en cas d'invasion.

4° Derrière l'artillerie et l'infanterie se trouve la zone de défense aérienne, puissamment fortifiée et organisée. Les aérodromes sont pourvus de canons an-

par **PIERRE J. HUSS**

Correspondant de l'« International News Service »

Déjà avant l'entrée en guerre de l'Amérique, les Allemands, visiblement inquiets des préparatifs militaires alliés ayant pour but d'ouvrir un second front en Europe, ont voulu faire connaître au monde, par le truchement de la presse, leur ferme intention de parer à cette menace. Aussi avaient-ils invité deux correspondants américains à visiter les fortifications qu'ils ont élevées sur les côtes de la Manche. Voici ce que nous dit l'un d'eux au sujet des nouvelles fortifications nazies :



tiaériens conçus de manière à combattre les troupes et les tanks, aussi bien que les avions.

5° Des détecteurs de sons ont été placés dans tous les phares et sur tous les rochers surplombant la mer ; des canots rapides et des avions de reconnaissance patrouillent continuellement le long des côtes, surveillant étroitement l'activité de l'ennemi et prêts à donner le signal à la moindre alerte.

Quand ils auront percé ce vaste système de défense, les Alliés auront à affronter la ligne Hindenburg de 1918, dont les Allemands ont renouvelé les fortifications au cours de l'été dernier. Derrière la ligne Hindenburg se trouvent la ligne Maginot et enfin l'ancienne ligne Siegfried.

Des sections entières de la ligne Maginot et de celle du canal Albert, en Belgique, ont été remises en état de défense après avoir été désarmées en 1940. Les Allemands ont reconstruit également quelques-unes des fortifications qui défendaient il y a quelques années la frontière hollandaise afin de servir d'avant-postes à la ligne Siegfried.

Les plans des fortifications élevées sur la côte de l'Atlantique ont été conçus par Fritz Todt, l'ingénieur qui a construit la ligne Siegfried.

Son plan de défense a été élaboré de façon à ne laisser aucun point faible depuis la côte hollandaise jusqu'à la frontière espagnole. Mais l'attention principale a été concentrée sur la zone entourant le Pas-de-Calais, c'est-à-dire dans l'espace compris entre Ostende et Le Havre.

Des casemates en béton armé ont été construites sur les dunes de sable et leur emplacement a été choisi de telle sorte que le feu de leur artillerie s'entre-croise et établisse un rideau protecteur. Elles sont pourvues d'un système de défense anti-gaz, bien équipées et sont chauffées à l'électricité durant l'hiver. Les casemates que je visitai étaient reliées les unes aux autres par des passages souterrains et possédaient en outre des voies d'accès à l'arrière.

Comme toutes les lignes fortifiées modernes, elles sont entourées d'un réseau inextricable de champs de mines, de pièges à tanks, de fils de fer barbelés et de profonds fossés.

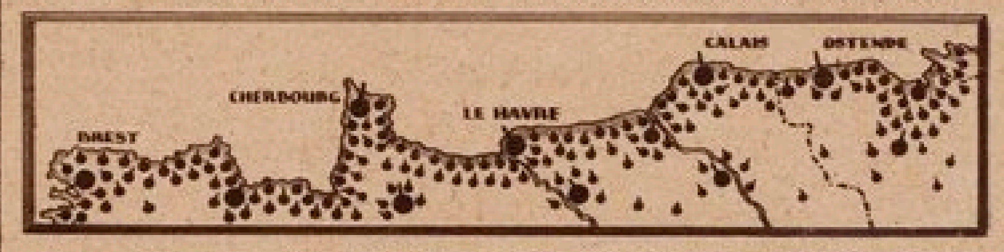
Je suivis mon guide pas à pas, ne m'écartant pas d'une semelle, de crainte de faire éclater l'une des milliers de mines plantées sous nos pieds.

Ce système de défense a, selon les secteurs, une profondeur de 15 à 45 kilomètres.

●

Les Allemands déclarent être convaincus que leurs travaux sur la côte de l'Atlantique sont inexpugnables.

N'oublions pas cependant les leçons de la présente guerre. La Wehrmacht enfonça la ligne Maginot en 1940 et la ligne Staline en 1941, grâce à un équipement puissant et surtout à une supériorité aérienne évidente. Ce que les armées allemandes ont accompli durant les deux premières années du conflit, les forces des Nations Unies pourront certainement le faire maintenant que leurs préparatifs militaires dépassent de loin tout ce qu'a possédé la Wehrmacht aux grands jours de son apogée. Elles possèdent aujourd'hui une incontestable maîtrise de l'air et ont des réserves inépuisables en hommes et en matériel. Ces hommes pourront frapper au moment opportun là où on les attend le moins...



Les principaux points fortifiés par les Allemands sur la côte de la Manche. A part les bâteries côtières, de nombreuses mines ont été semées dans les régions susceptibles d'être attaquées par les Alliés.

UN EMPIRE S'ECROULE

Avec la chute de Tripoli, l'occupation de toute la Libye et la fuite des débris des forces axistes en Tunisie, l'Empire africain de Mussolini s'est écroulé. Cet Empire avait une superficie douze fois et demie plus grande que celle des Iles Britanniques.

1. L'ÉRYTHRÉE

L'Erythrée fut la première possession italienne d'outre-mer, formant le noyau du futur empire. A l'origine, cette colonie fut un comptoir fondé par la Compagnie Rubattino et qui alla s'agrandissant. Acheté par l'Etat italien, ce territoire fut érigé en colonie.

Depuis lors, l'Italie entra en conflit avec l'Ethiopie. Une première expédition italienne obtint quelque succès et un traité fut signé avec le Négus. Mais une nouvelle guerre éclata, au cours de laquelle les troupes italiennes furent battues coup sur coup à Amba-Alaghi et à Adoua (1896). Un nouveau traité remplaça le premier, par lequel l'Erythrée fut réduite à ce qu'elle était avant la conquête de l'Ethiopie, en 1936.

2. LA SOMALIE

A la fin du siècle dernier, l'Italie entreprit également de mettre pied dans la partie de la Somalie située au sud-est de l'Ethiopie. L'occupation de ce vaste pays, aride et désolé, ne se fit pas sans difficultés. L'Italie réussit toutefois à s'y installer et acquit ainsi une plate-forme sur l'océan Indien. Un commerce de coton, de café et de peaux assez prospère se faisait par Mogadicho, ville principale et port de la Somalie italienne. C'est à la fois de là et de l'Erythrée que les troupes italiennes se lancèrent, en 1936, à la conquête de l'Ethiopie. Comme l'Erythrée, la Somalie italienne fut occupée par les Britanniques, au cours de la présente guerre.

3. LA LIBYE

La conquête de deux régions de l'Afrique Orientale n'avait pas détourné l'attention de l'Italie d'un pays qu'elle convoitait depuis longtemps, mais auquel elle n'osait s'attaquer encore : la Libye, comprenant la Tripolitaine et la Cyrénaïque.

C'est seulement en 1911, au moment où la Turquie se débattait contre des difficultés intérieures et ne pouvait faire face avec assez d'énergie à une agression extérieure, que le gouvernement de Rome jugea le moment favorable pour un débarquement en Tripolitaine.

Après une résistance héroïque, les Turcs durent signer le traité d'Ouchy, en 1912, cédant la Libye à l'Italie. Mais les Arabes continuèrent la lutte et ne jetèrent définitivement les armes qu'en 1932, écrasés par le nombre.

La Libye, dont la superficie dépasse un million de kilomètres carrés, est trois fois plus vaste que l'Italie.



4. LE DODÉCANÈSE

En 1912, l'Italie entreprit l'occupation des îles du Dodécanèse, c'est-à-dire Rhodes et les îles Sporades méridionales. Mais la Turquie ne céda officiellement ces îles qu'en 1923, par le traité de Lausanne, après la Grande Guerre. Les Sporades méridionales sont au nombre de douze îles. Rhodes compte près de 37.000 habitants.

5. L'ÉTHIOPIE

C'est en 1936 que ce vieil empire de l'Afrique Orientale fut occupé par les Italiens. Les Ethiopiens se défendirent avec un courage héroïque, malgré le déploiement considérable d'effectifs et d'engins modernes de l'armée ennemie. Les armées du Négus n'avaient que des fusils, des sabres, quelques mitrailleuses et... un seul avion, à opposer aux canons et aux bombardiers du Duce.

L'Ethiopie conquise, Mussolini constitua, avec l'Erythrée et la Somalie, « l'Afrique Orientale Italienne » et proclama la création de l'Empire italien. Victor-Emmanuel devint « le Roi-Empereur ».

L'Ethiopie redevenue libre est de nouveau en guerre contre l'Italie et l'Axe.

6. L'ALBANIE

Enfin, la dernière victime de l'impérialisme italien est l'Albanie, pays de 27.000 kilomètres carrés et d'un million d'habitants. Etat indépendant depuis 1913, l'Albanie avait été réorganisée par Ahmed Zogou, élu président en 1925 et roi en 1928. Ce pays était « l'allié » de l'Italie, ce qui n'empêcha pas Mussolini, en avril 1939, la veille de Pâques, de l'envahir inopinément et de l'annexer à « l'Empire ». Ces Pâques furent à juste titre qualifiées de « sanglantes ». Le roi Zogou se réfugia en Grèce, puis en Angleterre. Le roi-empereur « accepta » le titre de roi d'Albanie que lui offrit une délégation de traîtres albanais. Ainsi, les titres s'accumulaient autour de la couronne — devenue trop lourde — de Victor-Emmanuel.

L'Albanie faillit être délivrée par les valeureuses armées grecques pendant la campagne de 1940-1941.

J'ai visité

LES SAMARITAINS

On annonce la mort, à Naplouse, de Mazliak Benchlomo Chechem, chef de la secte des Samaritains en Palestine. Dans cet article, nos lecteurs trouveront des détails intéressants sur cette curieuse communauté.

●

EN VOIE DE DISPARITION

Ils ne sont plus que deux cents à traîner, dans l'antique Sichem, au pied du mont Garizim, leurs chimériques espoirs et leurs lamentables haillons. Dans leur petite communauté, le nombre des hommes dépasse celui des femmes. Par ailleurs, leurs lois rigides n'autorisent le mariage qu'entre Samaritains. Leurs femmes sont peu fécondes. Le double mariage n'est permis qu'en cas de stérilité. Cette secte, qui comptait jadis de cinquante à soixante mille membres, est irrémédiablement condamnée à disparaître. Ces juifs s'entêtent à ne nouer aucune alliance matrimoniale avec les autres Juifs. Cette scission date depuis plus de deux mille ans :

— Nous sommes les seuls dépositaires des enseignements de Moïse, les seuls détenteurs de la foi et des lois d'Israël, me disait le grand prêtre Mazliak, celui-là même qui vient de s'éteindre à Naplouse et qui serait le descendant en droite ligne du grand prêtre Aaron.

— Et les chrétiens ? et les musulmans ? demandai-je.

— Ils sont dans la fausse voie, autant que les Juifs — sinon davantage !

— Mais alors, si les Samaritains disparaissaient...

— Votre monde se débattrait dans l'erreur !

C'est sous cette inquiétante perspective, renouvelée à chaque visite, que s'établirent mes rapports avec mes amis les Samaritains.

DES LOIS RIGOUREUSES

Ils vivent en marge de la population. A Naplouse, la Sichem de la Bible, la Néapolis des Romains, ils ont leur propre quartier, leurs boulangers, leurs bouchers, leurs marchands de lait, d'œufs, de légumes. Rien de ce que touche la main d'un juif, d'un chrétien ou d'un musulman ne peut leur servir de nourriture. Ils forment un monde à part, évoluant dans un horizon si borné qu'ils ne semblent nullement s'apercevoir de la marche du temps.

Ils reconnaissent un seul prophète : Moïse. Ils attendent l'apparition du Messie, qui sera précédée du jugement dernier, précédé à son tour par la résurrection des morts. Le sabbat est ponctuellement observé par eux. Leurs nouveaux-nés subissent la circoncision une semaine après leur naissance.

Ils parlent un hébreu mêlé de syriaque, de phénicien et d'arabe. Lorsqu'un Samaritain meurt laissant une veuve, la loi du lévirat est appliquée à cette dernière. Mais c'est l'un des amis intimes, et non le frère du mari défunt, qui l'épouse. Ils admettent en outre le divorce.



Ils ne sont plus que deux cents à pratiquer le culte de leurs ancêtres dans leur temple en plein air.

AU TEMPS DE BABYLONE

Au cinquième siècle avant l'ère chrétienne, les armées assyriennes envahirent la Syrie et saccagèrent la Samarie et la Judée. Salmanazar envoya à Ninive dix mille captifs juifs et les remplaça par des paysans babyloniens qui furent établis dans les champs et les propriétés des Samaritains. Ordre leur fut en même temps donné de demeurer fidèles à leurs dieux et de leur offrir des sacrifices sur les autels mêmes d'Israël. Mais les malheurs accablèrent ces émigrés. Consultés par Salmanazar, les oracles de Babylone et de Ninive déclarèrent que les divinités des Juifs se vengeaient et que les paysans déracinés de leur pays ne pourraient jouir de la paix qu'à la seule condition d'embrasser la religion juive. C'est ainsi que la Samarie compta, depuis lors, parmi ses habitants, un grand nombre de Babyloniens. Ces derniers perdirent peu à peu tout contact avec leur patrie d'origine et furent absorbés par les habitants de Sichem.

Les Samaritains n'ont, par conséquent, pas l'origine aussi bien établie et le sang aussi pur qu'ils le prétendent.

Méprisés par les populations juives des autres villes, ils furent réduits à se grouper dans Sichem et, en guise de consolation, accusèrent les autres Juifs d'hérésie.



Sur le mont Garizim, qui domine la ville de Naplouse, les Samaritains célèbrent les cérémonies de leur culte.

LA PRIÈRE SUR LA MONTAGNE

Le Garizim est une montagne majestueuse qui domine la ville de Naplouse et où s'éparpillent des ruines à l'origine confuse. Toutefois, parmi ces ruines, les seules identifiées sont celles du temple que les Samaritains édifièrent sur le sommet du Garizim, après l'invasion de Salmanazar. C'est sur l'emplacement de ce temple qu'ils célèbrent les cérémonies de leur culte, dans des circonstances solennelles, notamment aux fêtes des semailles, des tabernacles et de Pâques. Ils y immolent parfois des victimes, sous les regards d'une foule considérable de curieux.

Chaque Samaritain, homme, femme ou enfant, est tenu de suivre les prêtres pour participer à la cérémonie, au jour de la prière ou du sacrifice. Et la plupart emportent avec eux des nattes, des tapis, des ustensiles divers et de la nourriture. Le quartier de Sichem se transporte en entier sur la montagne.

Devant une table basse couverte de noir, le grand prêtre, entouré de ses collègues, tous vêtus de blanc, récite les textes que, depuis plus de trente siècles, les chefs spirituels de la communauté se transmettent de père en fils. Derrière les prêtres, les fidèles se tiennent debout ou s'agenouillent en silence. De temps en temps, un « amin ! » s'exhale de deux cents poitrines comme un soupir. Puis, les Samaritains de Sichem entonnent des cantiques à Yahvé. Plongés dans une extase mystique, ils ne prêtent aucune attention aux curieux qui les entourent.

LA PLUS VIEILLE BIBLE

On se rappelle qu'en 1934 le gouvernement britannique acheta au gouvernement soviétique la fameuse « Bible du Sinaï », réputée être la plus vieille du monde. Cet ouvrage précieux, acquis par le gouvernement de Londres au prix de cent mille livres sterling, avait été trouvé au couvent de Sainte-Catherine, dans le Sinaï.

Lorsque je parlai au grand prêtre de la « Bible du Sinaï », celui-ci haussa les épaules et ricana :

— La plus vieille Bible du monde ? Mais c'est nous qui la possédons ! Notre Bible date de l'heureux temps où nos aïeux, sortis d'Egypte, arrivèrent en Terre Promise. L'homme qui en écrivit le texte n'est autre qu'un petit-fils d'Aaron. D'ailleurs, la dignité de grand prêtre fut maintenue, chez nous, dans la descendance du frère de Moïse.

— Puis-je voir cette Bible ? demandai-je timidement.

— Elle est gardée dans une cachette que seul le grand prêtre des Samaritains connaît.

Et Mazliak, involontairement peut-être, ajouta à mi-voix :

— Quant à la Bible à l'aspect vénérable que nous étalons aux yeux des voyageurs et des touristes, elle n'est qu'une reproduction très fidèle de l'autre.

On me fit voir la « copie » que les Samaritains exhibent aux visiteurs. Sa couverture ressemble à du bois vermoulu. Les feuillets en sont rognés. Les caractères, à moitié effacés, ne ressemblent point à ceux des autres Bibles des synagogues juives.

— Ce sont des caractères samaritains, m'informe-t-on. Nous avons dans la communauté plusieurs « écrivains » qui maintiennent vivant l'idiome de nos pères, et qui transcrivent nos livres saints.

HABIB JAMATI

Nos lecteurs écrivent...

Mery (Istanboul)

● *Je pense qu'en venant au Caire il vous sera facile de vous inscrire comme volontaire dans les services auxiliaires, si vous êtes ressortissant d'un pays allié. Je ne demande pas mieux que de vous être utile si vous venez en Egypte. Adressez-vous en tout cas pour le moment au consulat d'Egypte qui pourra vous donner les renseignements nécessaires.*

Darie malheureuse

● *Bien que le divorce ne soit pas, en fait, une solution heureuse, il est des cas — et le vôtre est de ceux-ci — où il devient inévitable. Réfléchissez encore avant de prendre une décision, car de celle-ci doit dépendre votre sort et celui de votre enfant.*

Amoureuse de Tyrone Power

J'ai dix-huit ans et suis de condition modeste. Ma mère a toujours désiré me voir faire un mariage avantageux. Il y a quelque temps, j'ai connu un jeune homme extrêmement riche et ressemblant trait pour trait à Tyrone Power. Je tombai follement amoureuse de lui, mais croyant que j'en avais à son argent, il me délaissa subitement alors que c'est lui seul que j'aime. Comment agir pour le faire revenir à moi ?

● *Allez le trouver immédiatement et dites-lui la peine que sa façon d'agir vous a causé. Il est des gestes qui ne trompent pas, des attitudes qui ne peuvent mentir. Il comprendra votre désintéressement et ne tardera pas à revenir vers vous.*

Cœur de cuivre

● *« Comparaison n'est pas raison », dit le proverbe, et si cette femme a été infidèle une fois, ce n'est pas une raison péremptoire pour qu'elle agisse de même avec vous. Si vous l'aimez suffisamment et que vous êtes sûr de ses sentiments envers vous, n'hésitez pas. Telle serait la seule solution au problème que vous me posez.*

Carminette

Nous nous aimons à la folie. Mais les parents du jeune homme s'opposent à notre union parce que je n'ai pas de dot. Devant leur attitude, mes parents refusent d'approuver notre union. Que dois-je faire, Horatius ?

● *Je crois qu'aucune force au monde ne peut empêcher deux jeunes gens qui s'aiment de s'épouser, à moins que des raisons sérieuses ne s'opposent à leur union. Je n'en vois pas ici de bien graves. Que votre ami essaie donc de faire fléchir ses parents. Devant son attitude résolue, ils seront bien obligés de s'incliner.*

Bouton d'or

● *Vraiment, cher ami, votre histoire est bien pitoyable, et je lis à travers les lignes que vous m'avez écrites l'état d'abattement dans lequel vous vous trouvez. Remontez-vous donc et ayez une explication franche et décisive avec la jeune fille. Expliquez-lui que vous serez forcé de la quitter au cas où elle ne changerait pas sa façon d'être et réagissez sur vous-même pour ne pas être l'esclave de ses sautes d'humeur. En un mot, soyez homme et maître de vos sentiments.*

Socrate

● *Ne généralisons donc pas comme vous le faites et laissons-nous bercer par nos illusions. A trop voir le fond des choses, on finit par atteindre un degré de misanthropie qui ne peut qu'être nuisible. Prenons donc la vie telle qu'elle est et les gens tels qu'ils sont. C'est encore là une formule de bonheur que je vous conseille d'adopter.*

HORATIUS

La solde du soldat japonais est de 10 yens par mois, c'est-à-dire approximativement 47 piastres. De cette somme, 36 piastres sont envoyées à sa famille, 6 piastres sont prélevées à titre d'épargne obligatoire et le reste lui est versé pour ses dépenses.

SOLUTIONS

DES PROBLEMES PUBLIES EN PAGE 16

LE NID DE SERPENTS

C'est la queue située au sud-ouest du graphique.

LE DINER

Quatre personnes : un frère et une sœur, qui ont l'un un fils, l'autre une fille.

PROUESSES ARITHMETIQUES

« J'ai deux fois l'âge que vous aviez quand j'avais l'âge que vous avez. Et quand vous aurez l'âge que j'ai, j'aurai 40 ans.

Quel âge avons-nous chacun ? »

Vous avez 24 ans, et moi 32.

PHOTOS-DEVINETTES

1) *Harpo Marx* (d)

2) *Anita Louise* (c)

3) *Oubangis* (b)

4) *Rob Hope* (c)

FEMINITES

POUR RESTER EN FORME

Comme je voudrais être belle ! Que je voudrais ressembler à ces vedettes américaines qui ont tout, oui, vraiment tout pour plaire : sveltesse de la ligne, charme du visage, éclat des yeux, souplesse et brillant des cheveux ! Que je voudrais avoir le corps souple et musclé de ces sportives qu'on voit, décrivant un arc impeccable au cours d'un savant plongeon ou parcourant une piste en une foulée légère et avec un souffle magnifique ! Que j'aimerais...

Voilà des vœux fréquemment émis. Essayez de transformer en réalité ces désirs.

Pour cela, il faut savoir admettre, comprendre que la beauté, tout comme le génie, est une longue patience.

Pour être belle, il faut renouveler patiemment, quotidiennement les soins de beauté. Il faut observer une hygiène régulière et continue.

Votre sommeil

Dormez huit heures chaque jour, ni plus ni moins. Couchez-vous tôt chaque fois que vous le pouvez, levez-vous tôt aussi. Toutes les heures de sommeil, prises avant minuit, donnent un repos bien meilleur que celui pris le matin.

Portez des vêtements de nuit amples, qui ne gêneront ni la circulation sanguine ni la respiration.

Dans la mesure où la disposition de vos meubles peut être changée sans dommage, dormez la tête au nord et les pieds au sud.

Ayez, hiver comme été, la fenêtre ouverte. Fermez vos radiateurs, si vous en avez. Enlevez de la pièce où vous dormez, fleurs et plantes vertes. Si l'on a fumé dans votre chambre, ne vous couchez pas sans avoir renouvelé l'air complètement.

Votre réveil

Il doit être rapide. Sautez du lit d'un bond comme une écolière appelée par un son de cloche. Ne restez pas à flâner au lit après le réveil, n'y prenez pas votre petit déjeuner.

Sitôt debout, étirez-vous d'abord en tous sens, comme un jeune animal, puis faites quelques mouvements essentiels de culture physique. N'en faites que trois ou quatre, mais faites-les au moins une dizaine de fois. N'oubliez jamais vos exercices respiratoires. Ils sont essentiels.

Votre toilette

Ne prenez pas, le matin, des bains prolongés. C'est amollissant, anémiant. Prenez un tub rapide. Douche chaude, savonnage à la brosse dure, douche chaude à nouveau, puis froide. Séchez-vous rapidement dans un peignoir ou à l'aide de serviettes-éponges. Puis frictionnez-vous vigoureusement au gant de crin, à sec, sans alcool.

Deux fois par semaine, prenez des bains chauds, mais le soir, avant de dormir. Mettez dans votre eau des sels parfumés.

Une fois par semaine, lorsque vous avez plus de temps, samedi ou dimanche par exemple, graissez entièrement votre corps — l'huile de table est ce qu'il y a de plus économique.

Restez ainsi une heure, puis plongez-vous dans un bain parfumé à l'eau de Cologne, restez-y un moment, sans vous savonner. Puis essuyez-vous en frottant énergiquement. Il ne restera pas assez d'huile sur votre peau, pour salir vos vêtements, mais suffisamment pourtant pour assouplir et embellir votre épiderme.

Vos repas

Mangez bien. Bannissez autant que possible sauces, graisses, farineux, crèmes, etc. Pas de boisson en mangeant, pas d'alcool. Beaucoup de légumes verts, de salades, de fruits crus ou cuits.

Votre visage, vos cheveux

Accordez chaque jour un quart d'heure aux soins du visage : graissage, massages, lotions adoucissantes ou astringentes, selon le cas.

Brossez vos cheveux longuement et mèche par mèche, avec une brosse très dure. Le matin, au saut du lit, donnez-leur un coup de brosse rapide, mais énergique, destiné à les porter tous en l'air « à l'hérissé ». Restez ainsi pendant tout le temps de votre culture physique, de votre toilette, de votre petit déjeuner. Ne coiffez vos cheveux qu'en dernier lieu. Pendant tout ce temps, ils auront respiré.

Sport

Choisissez un bon sport, en rapport avec vos aptitudes et vos possibilités budgétaires. Cela pourrait être le vélo aussi bien que le cheval, la natation aussi bien que le tennis ou le golf, etc...

Mais une fois ce sport choisi, pratiquez-le avec régularité. Que vous lui consacriez un jour, deux jours, trois jours par semaine, ne vous donnez aucune excuse pour le négliger. Tâchez de devenir sinon un as de ce sport, du moins un bon artisan faisant de son mieux et essayant d'atteindre son rendement maximum.

Votre beauté

Choisissez-vous un maquillage, une coiffure simples, mais qui vous donneront un cachet personnel.

N'ayez sur votre coiffeuse que quelques produits de beauté, mais d'une qualité parfaite, qu'il s'agisse de poudre, crème, fards ou autres. Ne craignez pas d'y mettre un certain prix : en produits de beauté, plus qu'en toute autre chose, le bon marché est toujours trop cher. Les bons produits ont, d'ailleurs, cet avantage qu'il suffit d'en mettre une très petite quantité là où il faudrait en employer une grande d'un produit médiocre. Ce qui fait que, sur un budget annuel, la différence de prix est insensible.

Allez régulièrement chez le coiffeur, ayez toujours une coupe de cheveux très nette, une chevelure propre et brillante. Si vous ne pouvez vous faire coiffer fréquemment, choisissez une coiffure facile à entretenir vous-même.

N'oubliez pas de soigner aussi vos mains. Entretenez-en l'épiderme clair et souple par des massages quotidiens et l'emploi d'une crème ou gelée spéciale. Ayez, pour les ongles, une brosse bien dure, et un demi-citron dans lequel vous plongerez vos doigts après chaque lavage. Graissez vos ongles chaque soir, frottez-les vigoureusement au polissoir et évitez les vernis de teinte agressive. Une belle main doit rester discrète.

Suivez tous ces conseils à la lettre et vous serez vraiment une femme parfaite qui attirera — et retiendra l'attention de tous par sa netteté et son charme.

ANNE-MARIE

Des bijoux sur vos robes habillées

Vous aimez les bijoux ? Ne vous en cachez pas. Toute femme a, pour les colliers, les bracelets, les bagues, joyaux superbes ou humbles colifichets, une prédilection marquée. Le goût de la verroterie et du clinquant est, chez nous, inné, et c'est un peu de notre cœur que nous croyons donner lorsque nous nous séparons d'un bijou.

Eh bien, réjouissez-vous, car, cette année, il semble que la mode veuille revenir au faste d'avant-guerre en nous incitant à mettre de nombreux bijoux sur nos robes.

Evidemment, il ne faut pas tomber dans l'excès. Un discret ornement de brillants ou de perles disposés sur la ceinture d'une robe du soir ou bien au décolletage d'une toilette de cocktail donne à celles-ci un cachet très raffiné.

Pour mettre en valeur la grâce d'un décolletage, des clips seront disposés à la base des bretelles ou, mieux encore, d'une seule bretelle si la robe est asymétrique.

•

Pour les robes décolletées en pointe, les clips seront mis sur les épaulettes, de chaque côté, exactement au sommet de l'épaule.

Un pendentif ancien, en filigrane d'or rehaussé de pierres de couleur, ou bien une broche moderne égaieront de façon charmante le devant d'une robe montante. Placez-le à la base du cou.

•

Et maintenant, parlons un peu des colliers. Les perles au bel orient sont de nouveau très en vogue, mais, avec notre goût de l'opulence, nous ne nous contenterons plus d'un seul rang, nous en exigerons au minimum trois et même si possible cinq. Rien n'est plus élégant que de mettre, l'après-midi ou le soir, sur une robe montante ou une robe très décolletée, un de ces colliers de perles imitant celui, si célèbre, de Mme Thiers.

L'HYGIENE de la bouche

Une bouche, peu ou mal soignée, ouvre la porte à toutes les maladies. Les dents sont-elles malades ? Tout l'organisme s'en ressent : estomac, foie, reins, intestins. Surveillez donc votre dentition. Tous les six mois, un nettoyage complet chez le dentiste, avec la surveillance que cela implique, et les besoins qui en découleront, si nécessaire.

Pour les soins quotidiens, les dents doivent être brossées au moins deux fois par jour : le matin au réveil et le soir avant de vous coucher. Il faudrait pouvoir les nettoyer également après le repas de midi.

Le dernier nettoyage, celui du soir, est absolument indispensable et particulièrement efficace, car conserver pendant de longues heures les détritus alimentaires en contact avec les dents est le plus sûr moyen de conduire ces dernières vers la carie.

Il faut brosser l'intérieur et l'extérieur des dents, horizontalement et surtout verticalement.

Une fois par semaine, passez un fil à dents — fil spécial s'achetant chez le pharmacien — dans les intervalles des dents. Usez de préférence d'une brosse petite, elle glisse beaucoup mieux qu'une grande.

Dès qu'une brosse à dents perd sa fermeté de poils, il faut la remplacer.

Finissez la toilette de la bouche par un rinçage à l'eau dentifrice.

Puisqu'on en est à l'hygiène de la bouche, je voudrais vous recommander à toutes un truc particulièrement efficace. S'il vous arrive de manger des mets contenant de l'ail ou de l'oignon et que l'odeur qui demeure vous dérange, brossez-vous simplement les dents au café cru. Recommencez l'opération à deux ou trois reprises et vous aurez une haleine saine d'où toute trace désagréable aura disparu comme par enchantement.

Lettre à ma Cousine

Ma chère cousine,

Un homme de quarante ans peut-il assurer le bonheur d'une femme de vingt, et leur mariage peut-il être une réussite ? Telle est la question qui fut discutée l'autre jour dans un cercle d'amis dont les opinions furent très partagées, les uns considérant cette union vouée à un échec certain, les autres prétendant au contraire qu'une différence de vingt ans entre un homme et une femme n'était pas nécessairement une raison de mésentente conjugale. Et je vous avouerai, ma cousine, que je me rangeai au second point de vue. Je veux dire par là qu'un pareil écart entre un homme et une jeune fille ne doit pas être un empêchement diriment à une union qui, à tous autres points de vue, se présente dans les conditions les plus favorables.



Seule compte surtout une question de caractère et de tempérament, et je vous assure qu'autour de nous ce ne sont pas les mariages où l'âge du mari se rapproche de celui de la femme qui sont les plus heureux. D'ailleurs, ne voyons-nous pas des jeunes gens de vingt-cinq ans qui sont des vieillards, tant dans leurs goûts que dans leurs manies et leur façon de vivre, et n'assistons-nous pas au spectacle, sans cesse répété, de quinquagénaires qui pourraient damer le pion à bien des jouvenceaux ? Tant dans leur vie privée que dans leur façon d'être en société, ils possèdent plus d'entrain, de fougue, de brio, que nombre de jeunes gens encore imberbes. Sans compter qu'une jeune femme qui épouse un homme mûr est par là même sûre de trouver plus d'affection, de tendresse, de soins empressés auprès d'un homme qui, au dire des détracteurs de pareilles unions, pourrait être son père, que si elle épousait un jeune homme de son âge ou de quelques années son aîné.

Je ne veux point dire par là, ma cousine, que ces mariages sont toujours une réussite, mais dans certaines conditions, ils peuvent très bien ne pas être un échec. Et c'est sur ce dernier point que j'ai cherché à insister au cours de l'âpre discussion qui sépara mes interlocuteurs en deux camps.

Tout dépend, naturellement, de l'homme et de la femme, et de pareilles unions ne pourraient se faire, par exemple, entre une oie blanche, à peine sortie de pension, et un célibataire endurci, ayant déjà renoncé à toutes les joies de la vie et qu'une santé débile ou compromise obligera à prendre sa tisane chaque soir et à se calfeutrer à la maison à l'heure du théâtre et des réjouissances nocturnes.

Ai-je raison, ai-je tort, ma cousine ? Je vous pose la question. Votre réponse me sera précieuse et vos arguments feront peut-être dévier le cours de mes opinions...

En attendant, croyez à mon dévouement bien sincère.

Votre cousin

SERGE FORZANNES

Quelques précautions
POUR GARDER UNE BONNE VUE

Je ne saurais assez vous recommander de veiller sur la santé de vos yeux. Vous savez combien ils sont précieux et, pourtant, vous oubliez souvent de les traiter avec ménagement, et vous vous étonnez ensuite de les trouver en mauvais état. Vous ne devriez vous en prendre qu'à vous-même.

Si vous voulez garder des yeux parfaitement sains, faites ceci :

Avant de vous démaquiller, enlevez le rimmel avec un tampon d'ouate trempé dans de l'eau tiède.

Ne touchez jamais vos yeux avec les mains nues.

Ne faites pas pénétrer vos produits et crèmes de beauté dans les yeux.

Lorsque vous faites un lavage de l'œil, utilisez du coton hydrophile de préférence à une serviette de toilette.

Le bain d'yeux se pratique en remplissant d'un liquide spécial une œillère qu'on applique sur l'œil et qu'on maintient en rejetant la tête en arrière.

Vous pouvez laver vos yeux avec une infusion de thé, une infusion de camomille, de l'eau bouillie dans laquelle vous aurez ajouté une pincée d'acide de borique, de l'eau de rose, de l'eau bouillie salée (une cuillerée à dessert de sel pour un litre d'eau).

Un bain d'œil est meilleur si l'on utilise un liquide légèrement tiédi.

Une compresse d'eau froide appliquée tous les soirs sur les yeux, pendant trois ou quatre minutes, en rejetant la tête en arrière, aide à garder une très bonne vue. On s'en rend compte immédiatement, car on éprouve une grande impression de soulagement et de bien-être.

Lorsque vous vous couchez très fatiguée, vous vous sentirez immédiatement beaucoup mieux si vous appliquez sur vos yeux une compresse d'eau très chaude cette fois, surtout si vous éprouvez une sensation de tiraillement qui est le signe de la fatigue nerveuse.

Beaucoup de femmes, en hiver, ne peuvent sortir à l'air froid sans que leurs yeux se mettent à couler. Pour remédier à cet inconvénient, baignez vos yeux, trois ou quatre fois par jour, avec la solution suivante : 5 à 20 grammes d'eau blanche dans un verre d'eau.

Conseils à mes nièces...

Nièce « La beauté de mon teint avant tout »

Voici un excellent démaquillant : mélangez à parties égales de l'huile d'amandes, de l'huile de paraffine et de l'huile de ricin. L'huile d'amandes à laquelle vous aurez mélangé quelques gouttes de benjoin est également excellente pour nettoyer la peau.

Nièce « Agata »

Vous avez très bien fait de rompre avec votre fiancé, il était trop léger et vous aurait rendue malheureuse. Pour ce qui est de ce jeune Ecossais, je ne vois pas du tout pourquoi vous ne le fréquenteriez pas, surtout si ses intentions sont sérieuses. Ecrivez-lui ou parlez-lui très franchement. Expliquez-lui votre déception passée. S'il vous aime, il vous comprendra.

Nièce « Admiratrice de Veronica Lake »

Ne coupez pas vos cheveux, vous n'avez plus besoin d'employer de l'huile de ricin, après le rinçage à la camomille. Je ne comprends vraiment pas comment vous vous y prenez pour vous laver la tête. Voulez-vous me donner de plus amples renseignements là-dessus ? Pour les points en question, demandez à un membre de votre famille de vous aider.

Nièce « Une Port-Saïdienne »

Commencez par laver votre jaquette et, quand elle est encore humide, mettez les coudes en place, c'est-à-dire supprimez, en les comprimant, toutes les bosses. Puis, doublez les manches. De cette façon, votre tricot ne se déformera plus jamais.

Nièce « Calithéa »

Pour votre front, il n'y a rien à faire. Mais en vous coiffant d'une manière intelligente, c'est-à-dire en plaçant par exemple des bouclettes sur le sommet de votre tête, vous réussirez à « camoufler » votre défaut. Pour votre ventre, vous devrez faire de la gymnastique, du sport, marcher beaucoup et faire de la bicyclette.

Nièce « Marianne »

Ajoutez une cuillerée à dessert d'ammoniaque dans la dernière eau de rinçage. Les résultats que vous obtiendrez seront magnifiques, mais faites bien attention à ne pas exagérer la dose, car vous pourriez brûler votre chevelure.

Nièce « Ménagère »

Après avoir lavé votre évier avec la poudre à récurer en question, passez un chiffon imbibé d'eau et de quelques gouttes d'eau de Javel. Toute trace de graisse disparaîtra comme par enchantement. L'eau de Javel empêche également l'odeur de « gras » de se localiser dans l'évier.

Nièce « Zéna »

Oui, vous pouvez accepter le cadeau en question puisqu'il vous a été offert si gentiment. Mais vous, vous n'avez pas besoin d'en donner un en échange. Attendez son anniversaire ou une fête quelconque pour lui offrir quelque chose. Je vous accepte avec plaisir dans ma grande famille de nièces.

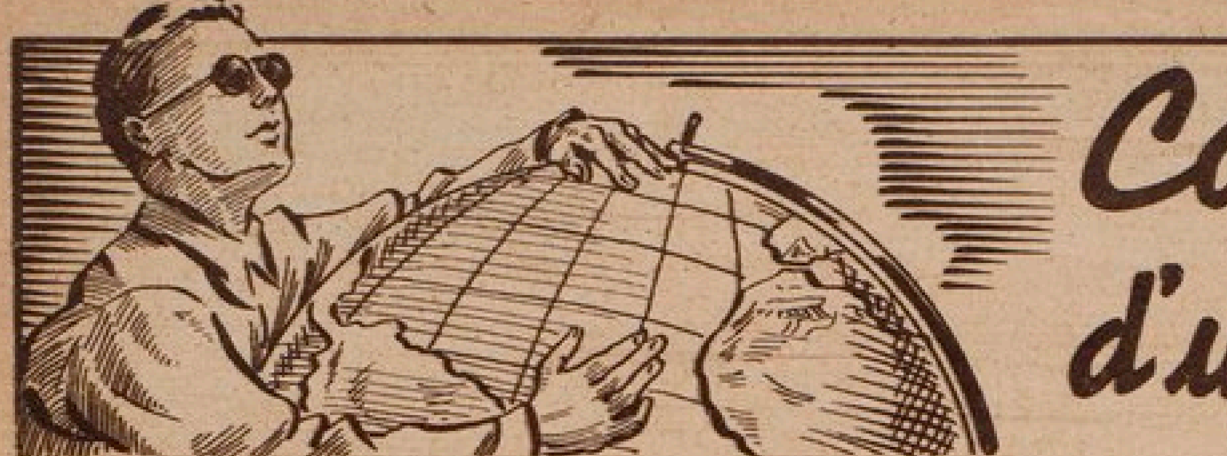
TANTE ANNE-MARIE

LE CHILI et les Chiliens

Dans l'article « L'Amérique Latine et la Guerre » publié dans notre numéro du 31 janvier, et plus précisément dans le paragraphe intitulé « Le Chili et les Chiliens », nous avions spécifié — en transcrivant un passage de l'ouvrage de M. John Gunther « Inside Latin America », édité en 1940 — que le Président du Chili était S.E. Monsieur Pedro Aguirre Cerda. L'actuel Président de la République du Chili est S.E. Monsieur Juan Antonio Rios, qui a été élu le 1er février 1942 par suite du décès de son prédécesseur, S.E. Monsieur Aguirre Cerda, survenu le 25 novembre 1941.

Nous apprenons d'autre part que S.E. Monsieur Rios, dont l'élection a enregistré une majorité de plus de cinquante mille voix, a, depuis son élection, réussi à établir un mouvement d'entente entre les divers partis politiques chiliens.

Le vote récent du Sénat chilien approuvant la rupture des relations diplomatiques et consulaires avec les puissances de l'Axe est une preuve de l'entente de tous ces partis et une manifestation de la tendance générale de l'opinion publique chilienne.



Confidences d'un aveugle

Karsten Ohnstad est un jeune Américain de 29 ans qui devint aveugle à la suite d'un accident survenu pendant son enfance. Mais il ne se découragea pas. Il apprit à compter sur ses autres sens et put ainsi faire son chemin dans la vie.

Les passages suivants sont extraits de l'autobiographie qu'il publia récemment et où il raconte ses expériences d'aveugle. Les révélations qu'il fait, la description qu'il donne de sa vie au collège où malgré son infirmité il parvint à continuer ses études jusqu'au bout, forment une des histoires vécues les plus passionnantes qui aient jamais été imprimées.

Le docteur se pencha sur mon lit en silence et me glissa dans la main une feuille de papier. En le touchant, je sentis que sa surface était criblée de points en relief, comme si on s'était amusé à la transpercer avec un clou.

— Qu'est ceci, docteur ? demandai-je.

— C'est l'alphabet Braille. Nous allons voir combien de lettres vous pourrez apprendre jusqu'à demain.

J'avais compris. L'opération avait échoué et j'étais condamné sans rémission. Des larmes brûlantes et amères coulèrent de mes yeux, de ces yeux qui ne pouvaient plus voir.

J'étais devenu aveugle.

LES PREMIÈRES EXPÉRIENCES

Le premier problème que j'eus à résoudre fut de pouvoir circuler à la maison. Les premiers jours, cela fut très difficile et me coûta maintes contusions, car je trébuchai continuellement sur toutes sortes d'obstacles. Je heurtai une fois si violemment la porte de la salle de bain que j'en demeurai longtemps étourdi ; deux minutes après m'être relevé, je m'étendis de tout mon long une seconde fois dans la cuisine : la porte du garde-manger m'avait pris en écharpe alors que je passais. Ma mère me cria : « Fais donc un peu plus attention ! Etends les mains devant toi en marchant ! » Mais je préférai les contusions. Je ne voulais pas être considéré comme un infirme auquel tout espoir de guérison n'était plus permis.

Faire le geste de rattraper les objets qui ont déjà glissé de la main fut une habitude dont je mis longtemps à me corriger. Car en m'abaissant pour les ramasser je me heurtai toujours à quelque dossier de chaise ou à quelque angle de table. Mon front et mon nez en portèrent souvent la marque.

Je découvris peu à peu que le meilleur moyen consistait à laisser l'objet tomber et à prêter l'oreille au bruit qu'il faisait en tombant afin de repérer son emplacement par le son. J'appris ainsi à étendre la main exactement là où se trouvaient les objets. Ce fut ma première expérience d'aveugle.

Manger sans faire trop de bévues était un autre problème. Il m'était difficile quelquefois de juger si ma fourchette contenait des aliments. Cette ignorance me jouait de vilains tours. Ainsi, je fus profondément humilié quand j'entendis un jour le fils de notre voisin, un petit garçon de six ans, se tordre de rire en me voyant porter à la bouche, et plusieurs fois de suite, ma fourchette vide. On avait servi ce jour-là de la salade et je ne pouvais naturellement me rendre compte si ma fourchette avait piqué un morceau de laitue ou non.

J'hésitai longtemps avant de m'aventurer tout seul dans la rue. J'avais l'impression que tout le monde s'arrêtait pour me regarder. Je rencontrai d'ailleurs quantité d'obstacles et je m'imaginai qu'on les avait placés délibérément sur mon chemin. Je me trompais souvent : je tournais à gauche quand je devais marcher tout droit et donnai en plein dans une borne quand je croyais en être éloigné.

UNE GRANDE DÉCOUVERTE

Je fis un jour une grande découverte. Ce moment est marqué dans ma vie par une pierre blanche. Je descendais lentement l'escalier qui mène à la cuisine quand, soudain, la dernière marche franchie, j'eus l'impression qu'un objet obstruait mon chemin. Je reculai précipitamment ; puis j'étendis la main : une corde transversale se trouvait en effet au niveau de ma tête, à cinquante centimètres de distance. Je contournai la maison et retournai sur mes pas. Arrivé au même endroit, je ressentis la même impression. J'étendis la main : la corde était là, à la même distance. Je répétai l'expérience avec le même résultat. Ainsi, je pouvais déceler parfois la présence des objets proches sans les voir !

Je constatai bientôt qu'un être qui a le malheur d'être privé de la vue peut assez facilement trouver son chemin s'il emploie avec efficience toutes ses facultés. Le développement des facultés d'attention et de mémoire permet à l'aveugle de circuler librement dans le monde. Il apprend peu à peu à deviner ce qui l'entoure. Il sait, par exemple, que derrière cet arbre, la route tourne à droite. Dans le brouhaha de la rue, il s'habituera à distinguer, avant de franchir la chaussée, si l'auto dont il entend le moteur ronfler se dirige de son côté ou en sens contraire. Le bruit de pas s'approchant sur le trottoir lui apprendra à juger s'il doit faire un pas à gauche ou se ranger à droite.

J'appris ainsi à supputer mentalement les distances, à me promener dans les rues sans craindre de me perdre. Je ne me heurtais plus aux arbres, car je sentais leur présence dès que je m'en approchais. Quand je n'étais pas certain de la route, je m'arrêtais pour écouter : un son, une voix, un bruit familier m'indiquaient le lieu où je me trouvais. Je ne tournais plus en rond comme font les personnes auxquelles on a bandé les yeux.

Contrairement à la croyance générale, le sens de l'ouïe chez l'aveugle n'est pas plus développé que chez celui dont la vue est normale. L'aveugle perçoit plus distinctement les sons, parce qu'il n'est pas distrait par la sensation visuelle.

Je découvris, un soir, comment on pouvait utiliser l'écho pour se localiser. Tous les aveugles ont entendu raconter les exploits merveilleux accomplis par Torger Lien. Un coup sec de sa canne lui indiquait l'emplacement et la distance exacte des arbres et des maisons. Un claquement de ses doigts suffisait à lui apprendre les dimensions d'une pièce, et si elle était vide ou meublée.

AU BOUT DE MES DOIGTS

Je voulus à mon tour renouveler l'expérience de Torger Lien. Me trouvant une après-midi en pleine campagne, je fis claquer mes doigts avec force et prêtai l'oreille. Je perçus le son de l'écho qui me revenait quelques secondes plus tard, grave et diffus. Je revins sur mes pas tout en continuant à faire claquer mes doigts. L'écho me parvenait plus net, plus aigu et plus rapide à mesure que je m'approchais de la ville. Quand je ne fus qu'à quelques mètres des premières maisons, le bruit du claquement et le son de l'écho se confondirent presque. J'étais tellement ravi de la nouvelle découverte que je venais de faire, celle de sentir un monde extérieur émerger soudainement « au bout de mes doigts », se concrétiser, prendre corps autour de moi, que je demeurai longtemps au même endroit à répéter l'opération avec un plaisir de plus en plus grand.

Quand je fis mon premier voyage seul à Minneapolis, je fus ému de constater combien mon infirmité soulevait la compassion. Chacun entendait me prêter son concours. Policemen, conducteurs d'autobus, passagers, femmes et enfants, tous s'empressaient pour m'aider à la moindre occasion. J'eus ainsi une grande foi dans la bonté humaine.

Bientôt, je m'habituai à circuler sans encombre dans la rue. Les bruits et les sons qui me parvenaient de tous côtés m'aidaient à m'orienter. Je constatai même, durant l'été, quand les portes des magasins restaient grandes ouvertes, que chaque pharmacie, draperie, épicerie, etc., avait son odeur propre. Cette remarque fut pour moi une autre indication précieuse.

La traversée de la chaussée demeurait cependant une tentative hasardeuse. J'attendais parfois longtemps avant de me décider à quitter le trottoir. J'estimai mes chances d'atteindre sain et sauf l'autre côté. Une auto qui passait seule me donnait plus d'inquiétude qu'une circulation de rue très dense. Car le ronflement rapproché de son moteur pouvait couvrir le bruit d'autres voitures derrière elle. Le vent qui soufflait souvent très fort me rapportait également l'écho des rues avoisinantes. Cela faisait un grand vacarme qui nécessitait une concentration très vive de l'attention. Tous mes sens étaient à ce moment-là tendus au paroxysme.

Je fus surpris de constater que j'éprouvai toujours un grand plaisir, malgré mon infirmité, à aller au cinéma. En effet, la plupart des projections ont une action bien définie et facile à comprendre, grâce aux paroles des acteurs. L'imagination peut ainsi combler la lacune causée par le manque de la vue. Le bruit d'une respiration, une plainte, un cri exhalé par l'un des interprètes peuvent former une image mentale que le dialogue précédent avait déjà préparé à créer. Lorsqu'un film a un dialogue restreint, une réflexion, un mot prononcés par l'un des spectateurs peuvent confirmer dans l'esprit ce qui n'avait été d'abord qu'imaginé.

MA VIE D'ÉCOLIER

Mes parents m'envoyèrent à l'école pour aveugles de Minnesota. C'était la première fois que je vivais seul, privé de la tendresse maternelle. L'école comprenait 130 élèves âgés de 5 à 21 ans. Il ne faut pas s'étonner d'un nombre aussi élevé, car, ne l'oublions pas, il y a 200.000 aveugles aux Etats-Unis.

La nuit même de mon arrivée, je fis la connaissance d'Al, qui était mon voisin de dortoir, et de George, l'ami d'Al. L'attachement sincère qui nous lia tout de suite l'un à l'autre ne s'est jamais démenti.

Nous étudions les matières enseignées généralement aux enfants de notre âge dans les autres écoles : la géométrie, l'histoire, la physique, les mathématiques et le latin. On me délivra les livres scolaires de ma classe : tous étaient composés en Braille. On me donna également un « stylet » et une ardoise et on m'apprit à écrire selon ce procédé.

Pour la géographie, nous employions des cartes en relief — méthode plus descriptive que les cartes ordinaires, car elle permet, grâce au toucher, de se faire une conception plus nette et plus distincte des hauteurs et des profondeurs. Nos livres de géométrie étaient criblés de diagrammes et de dessins en relief. En outre, des blocs en bois représentant des angles, des triangles, des hexagones et des cercles nous aidaient à nous faire une idée correcte de ces différentes figures. Apprendre les mathématiques au moyen du système Braille était d'ailleurs un problème en soi. Les corrections étaient en effet très difficiles à exécuter si l'on devait employer tout le temps le « stylet » et l'ardoise. C'est pourquoi la plupart des étudiants montraient peu de disposition pour cette matière.

Je travaillai avec acharnement à perfectionner ma connaissance du système Braille. Je lisais nuit et jour les ouvrages les plus divers que contenait la bibliothèque de l'école.

Des dispositions particulières sont nécessaires pour se perfectionner dans l'emploi du système Braille. Certains, qui l'ont pratiqué durant des années, doivent pour lire s'arrêter à chaque mot. D'autres déchiffrent les textes en Braille avec une rapidité déconcertante. Nous avions un de ces phénomènes. Il s'appelait Ed. C'était un petit Français, qui, par surcroît, était à moitié sourd.

Les textes composés en caractères Braille sont lus généralement deux fois moins vite que les textes imprimés. Pourtant, Ed lisait deux fois plus vite à l'aide du système Braille qu'une personne jouissant de la vue lirait un texte imprimé. Ses doigts avaient une finesse d'interprétation merveilleuse ; ils couraient littéralement sur les pages. Il nous faisait parfois la lecture. Il lisait si rapidement que ses lèvres n'arrivaient pas à prononcer les mots aussi vite que ses doigts les touchaient.

Tous les types d'aveugles étaient représentés à l'école : nous avions des aveugles de naissance, des enfants qui étaient aveugles à la suite d'une maladie ou d'un accident.

Je découvris bientôt que ceux d'entre nous qui avaient eu à subir cette infirmité la plus grande partie de leur vie se distinguaient par des qualités que je ne possédais pas : ils étaient ainsi d'une force peu commune dans toutes sortes de calculs mentaux. Nous jouions parfois aux cartes. Celles-ci étaient naturellement imprimées en caractères Braille. Les points sortants se trouvaient à la place des lettres, c'est-à-dire aux extrémités. Il était par conséquent difficile, sinon impossible, quand on avait une dizaine de ces cartes en main, de se les remémorer toutes pendant le jeu. Notre camarade Art n'en oubliait jamais une seule, comme s'il avait en vue tout le paquet.

Fait curieux : je continuai, malgré mon infirmité, à avoir des rêves durant la nuit : les images m'apparaissaient même aussi claires et aussi distinctes. Je me souviens même d'avoir rêvé de personnes que je ne connaissais pas, de mes camarades d'école bien que je ne les aie jamais vus. Les traits de leurs visages, tels que je les imaginai durant le sommeil, correspondaient-ils à la réalité ? Je n'ai jamais pu le savoir d'une manière absolue.

Quand je retournai à l'école l'année suivante, une grande partie de ma confiance en moi-même m'était revenue. Je pouvais jouir à nouveau de toutes ces belles choses auxquelles j'avais cru dire adieu à tout jamais : la lecture, les sports, la musique, etc.

Les trois années que je passais à l'école raffermirent encore davantage ma confiance en moi-même.

JE SUIS ADMIS AU COLLÈGE

Ce qui me rendait d'autant plus fier à cette époque, c'est que j'allais entrer dans un grand collège. Et dans un collège pour gens ayant une vue normale cette fois ! J'étais ivre de bonheur. Je ressemblais alors à un émigré qui, après plusieurs années d'absence, va enfin revoir sa terre natale. Pensez donc ! J'allais apprendre les matières enseignées d'habitude à tous les enfants normaux de mon âge !

On ne m'admit pas sans difficulté. J'avais cependant fort bien préparé mon examen. J'avais même engagé un jeune garçon de mon âge pour me faire la lecture. Mais mon infirmité était trop visible pour ne pas être un obstacle sérieux à mon admission.

Le proviseur examina avec méfiance la carte que je lui tendais : « Anglais, Histoire, Religion, Rhétorique, Sciences ».

— Sciences ! s'écria-t-il. Comment diable ferez-vous donc pour étudier les sciences ?

— Quelqu'un a bien voulu me faire la lecture, fis-je d'un ton qui implorait la pitié.

— Nous pourrions à la rigueur faire une exception pour vous, fit-il soudain radouci et apparemment ému à la vue de mon infirmité. Au fond, les sciences ne sont pas si importantes que cela. Je vais vous en dispenser.

Je regrettai par la suite d'avoir accepté son offre. Car je réussis fort brillamment la première année. Une matière en plus ne pouvait donc pas sérieusement me handicaper.

Il ne me fut pas possible de trouver tous les ouvrages scolaires dont j'avais besoin, imprimés en Braille. Cela ne me découragea pas. Je m'enquis auprès de 26 librairies « Braille » qui se trouvaient aux Etats-Unis. Je pus ainsi en trouver un certain nombre. Dick — l'élève qui m'aidait — me faisait la lecture des autres matières.

J'étais ému la première fois que j'entrai en classe en compagnie des élèves qui « voyaient » ! Mon émotion augmenta quand je dus prendre des notes à l'aide de mon « stylet » et de mon ardoise. Tic... tic... tic... le bruit de mon outil perçant le papier résonnait singulièrement dans le silence de la pièce. Je devins rouge de confusion. J'avais l'impression que tous les élèves, ainsi que le professeur, me regardaient.

Aussi décidai-je de trouver un moyen qui me permettrait de travailler avec mon «stylet» sans faire un bruit excessif. C'était un obstacle de plus à surmonter. Et Dieu sait si j'ai surmonté des obstacles dans ma vie ! Après de patientes recherches, je découvris enfin une qualité de papier qui, malgré sa finesse, conservait intacts les caractères Braille. Je pouvais ainsi sans bruit percer le papier en écrivant. Je ne tardai d'ailleurs pas à apprendre la sténographie Braille, ce qui me permit d'écrire encore plus rapidement que mes camarades. Aussi, avant l'examen final, quand ils apprirent — je ne sais comment — que j'avais des notes complètes en sociologie, se ruèrent-ils tous dans ma chambre en me demandant de leur lire ce que j'avais relevé. Je le fis avec plaisir, car c'était là une occasion de les récompenser de leur bonté envers moi.

Pour payer la lecture que me faisait Dick, j'accordais les pianos du collège, métier auquel j'excellais.

Je connus bientôt tous les recoins du collège. Je circulai seul et sans peine, allant d'une classe à l'autre, trouvant rapidement mon chemin vers le gymnase quand je voulais nager dans la piscine ou faire quelques exercices de sport. Je m'habituai vite à me rendre au buffet où je mêlai sans façon aux étudiants et aux étudiantes. Quelqu'un se chargeait toujours de me trouver un siège, car la pièce était toujours comble et je risquais de renverser une table ou un plateau chargé.

Les jeunes filles me traitaient avec douceur. Un jour, alors que l'une d'elles me tendait le verre et la bouteille de lait traditionnels, je perçus des rires étouffés. Je relevai le couvercle de la bouteille et en versai le contenu dans le verre. Comme je le portai à mes lèvres, un rire général éclata : je venais de boire de l'eau pure.

— Poisson d'avril ! s'exclama Marles. Avez-vous donc oublié que nous sommes le 1er avril ? Edna craignait de blesser votre susceptibilité. Nous en voulez-vous ?

Je ne leur en voulais pas. J'étais heureux, au contraire, d'avoir attiré leur attention. Pourquoi, en effet, ma camaraderie avec elles ne ressemblerait-elle pas à celle des autres étudiants ? Aussi, faisais-je partie de toutes les excursions, de tous les piqueniques qu'on organisait. Je ne voulais pas que mon infirmité fût en quelque chose un obstacle à mon sentiment d'égalité avec les autres. Cependant, quand je longeais l'avenue, aux heures de la promenade, je sentais mon cœur se serrer en entendant passer des couples qui riaient ou qui discutaient à haute voix.

IDYLLE...

Je connaissais pourtant un grand nombre d'étudiantes. L'une d'elles m'attirait particulièrement. Elle s'appelait Louise. J'interrogeai un jour Dick à son sujet.

— Comment est-elle ?

— Mais pas mal du tout, répondit-il avec une certaine malice que je devinai dans sa voix. Ses yeux sont bleus, ses cheveux châtains... Pourquoi cette question ?

— Oh ! rien, seulement pour savoir.

Quand je me dirigeai, quelques jours plus tard, vers la cabine téléphonique pour parler à Louise, j'avais une peur folle d'être aperçu. Je débouchai dans le hall et tendis l'oreille. Personne ! Je décrochai le récepteur et demandai la section des jeunes filles. Un trouble étrange m'envahit quand j'entendis la voix de Louise me répondre à l'appareil. Je déclinai mon nom et l'invitai à m'accompagner au théâtre pour le soir même. J'attendis sa réponse avec une angoisse extrême. Les secondes me semblaient des siècles... Alors, à ma confusion, à ma honte, à ma consternation, à ma surprise, Louise... accepta. Je retournai à ma chambre le cœur débordant de joie.

Tandis que je parcourais la grande avenue, à l'heure indiquée, une main toucha mon épaule.

— Déjà prêt ?

Louise me prit le bras avec bonté et m'entraîna. Tandis que nous marchions et que je l'entendais interpeller de temps à autre une camarade en riant, je me sentais le plus heureux des hommes. Je n'avais plus rien à envier à mes camarades.

Les quatre années s'écoulèrent rapidement. Je quittai le collège avec, dans le cœur, un sentiment d'amertume et de regret.

Je cherchai tout de suite un emploi. J'écrivis à toutes les écoles pour aveugles que je connaissais, me proposant comme professeur. J'attendis en vain une réponse tout l'été.

En septembre, me parvint enfin la nouvelle de la fondation d'une grande librairie « Braille » à Faribault. J'allai voir le gérant et fus nommé bibliothécaire ; j'étais payé 50 dollars par mois sans compter la nourriture et la pension. Je commençai courageusement mes nouvelles fonctions.

ENFIN L'UNIVERSITÉ...

Le poste de libraire n'offrait aucune perspective d'avenir. Aussi me décidai-je bientôt de me faire inscrire auprès d'une Université et à compléter mes études. Mon choix tomba sur l'Université d'Iowa d'où je sortis quelques années plus tard avec le grade de M. A.

J'ai signé récemment un contrat avec un éditeur pour la publication du présent ouvrage. Je l'intitulerai : « Le monde au bout de mes doigts ».

Mon cas n'est d'ailleurs pas unique. Les Etats-Unis comptent près de 200.000 aveugles qui ne doivent pas rougir de leur infirmité. Dans la lutte pour la vie, ils ont aujourd'hui à leur disposition de merveilleuses inventions qui, jointes à leur effort personnel, les aideront considérablement à surmonter leur infirmité. Le compliment que reçoit ordinairement un aveugle avec le plus de plaisir est celui-ci : « Tiens ! je n'avais pas remarqué que vous étiez infirme ! »

Par le courage, la persévérance et la volonté, et malgré toutes les infériorités physiques, tout homme digne de ce nom peut devenir un membre utile de la société.

DELASSONS-NOUS



AVEZ-VOUS UNE BONNE MEMOIRE ?

Lisez lentement le paragraphe suivant, puis, sans le consulter, répondez au questionnaire ci-dessous :

Une ruche d'abeilles contient en moyenne de 50.000 à 75.000 ouvriers, quelques centaines de bourdons et une reine. Les chevaux n'ont pas besoin de se coucher pour dormir. Les Etats-Unis ne produisent pratiquement pas d'étain. La gazoline contient plus de 1.000 substances différentes. La vie d'un papillon ne dure pas plus que quelques jours. Santos, port brésilien, est considéré comme la « cafetière » du monde entier. 1.200 criminels sont arrêtés aux Etats-Unis toutes les 24 heures. La tuberculose est l'une des maladies les plus répandues parmi les peuples noirs. Le poids d'un bol d'eau augmente lorsqu'on y met un poisson. Les rues de Fez sont si étroites et si tortueuses qu'aucune automobile ne les a jamais traversées.

QUESTIONS :

1) *Quelle ville, de quel pays, est-elle considérée comme la « cafetière » du monde entier ?*

2) *Combien d'ouvriers y a-t-il dans une ruche d'abeilles ?*

3) *Nommez une des maladies les plus répandues parmi les peuples noirs.*

4) *Le poids d'un bol d'eau augmente-t-il lorsqu'on y met un poisson ?*

5) *Quel genre d'essence contient plus de 1.000 substances différentes ?*

6) *Combien de criminels arrête-t-on toutes les 24 heures aux Etats-Unis ?*

7) *Un cheval doit-il se coucher pour dormir ?*

8) *Les Etats-Unis produisent-ils une grande quantité d'étain ?*

9) *Nommez une ville dont les rues sont étroites et tortueuses.*

10) *Quelle est la longueur de la vie d'un papillon ?*

8 réponses exactes prouvent que vous avez une mémoire exceptionnellement développée. 6 réponses exactes prouvent que vous avez une bonne mémoire. Mais moins que cela... eh bien, relisez le texte et recommencez le test.

VOULEZ-VOUS FAIRE FUIR VOS INVITES ?...

...Présentez-leur votre chien et montrez-vous choqué s'ils ne s'en occupent pas.

...Disputez-vous publiquement avec votre mari... ou femme.

...Portez votre plus belle robe, après avoir dit à vos invités de s'habiller « n'importe comment ».

...Riez tout haut lorsque l'un de vos invités se met au piano.

...Placez deux personnes en mauvais termes à côté l'une de l'autre à table, « pour le plaisir d'assister à des feux d'artifice ».

...Obligez vos invités à manger et à boire plus qu'ils n'en ont envie et montrez-vous froissé s'ils refusent de le faire.

...Faites des apartés avec l'un de vos invités.

...Levez-vous deux ou trois fois de table pour aider les domestiques à servir.

LE NID DE SERPENTS



Le vieux Mills gagne sa vie en vendant des serpents au jardin zoologique. Sa chasse au serpent consiste à attraper celui-ci par la queue et par le cou à la fois et à le jeter dans un sac. Voici un nid plein de cobras. L'un d'eux seulement montre sa tête. Pouvez-vous retrouver sa queue (qui est l'une des trois apparaissant à la partie extérieure du cercle) ? Cela rendra grand service au vieux Mills, car s'il attrapait l'une des fausses queues, il risquerait de voir une nouvelle tête surgir devant lui et le mordre dangereusement.

(Rappelez-vous que les serpents n'aiment se sentir piqués par des ongles ou égratignés par des crayons. N'employez donc que vos yeux.)

LE DINER

— Combien de personnes y aura-t-il à diner ? demanda la cuisinière.

— Voyons, il y aura un père, une mère, un oncle, une tante, une sœur, un frère, un neveu, une nièce et deux cousins.

Quel est le minimum possible de convives répondant à ces conditions ?

PROUESSES ARITHMETIQUES

Essayez donc de résoudre ce petit problème :

J'ai deux fois l'âge que vous aviez quand j'avais l'âge que vous avez. Et quand vous aurez l'âge que j'ai, j'aurai 40 ans.

Quel âge avons-nous chacun ?

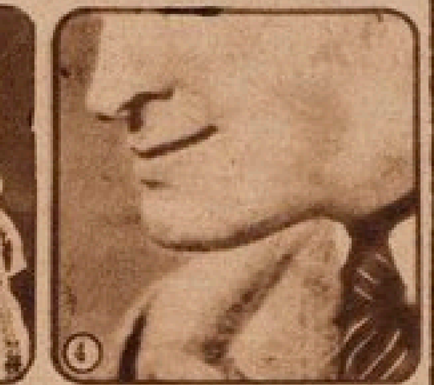
Ceux qui ont déjà appris un peu d'algèbre, ou fait un peu de géométrie, y arriveront peut-être plus rapidement.

PHOTOS-DEVINETTES

1 — *Ce tableau « surréaliste » composé avec des tomates, des saucissons, etc., représente le comédien :*
a) Charlie Chase
b) Wallace Beery
c) Charlie Chaplin
d) Harpo Marx

2 — *Cette blonde actrice de cinéma que nous avons souvent vue dans des rôles divers s'appelle :*
a) Ilona Massey
b) Lana Turner
c) Anita Louise
d) Alice Faye

3 — *Rien qu'à voir leurs lèvres, vous pourrez reconnaître que ces deux femmes appartiennent aux tribus :*
a) Oubingis
b) Oubangis
c) Zoulous
d) Watussis



4 — *Ce menton proéminent d'un célèbre acteur de cinéma ne peut appartenir qu'à :*
a) Jack Benny
b) Fred Allen
c) Bob Hope
d) Bob Burns

PENSEES

Trop souvent, les voyages, au lieu d'élargir l'esprit, allongent la conversation.

E. Prew

Vous ne pouvez pas empêcher les oiseaux de tristesse de voler au-dessus de votre tête, mais vous pouvez les empêcher de bâtir leurs nids dans vos cheveux.

Proverbe chinois

La beauté des jeunes personnes est un accident de la nature. Mais la beauté des vieillards est une œuvre d'art.

M. Greenbie

RIONS

La dame d'un certain âge. — Je n'ai pas l'air d'avoir trente ans, n'est-ce pas, chéri ?

Son mari. — Non, chérie, plus maintenant.

●

Antoine, le vieux pâtre, tout fier de ce que son fils ait été classé premier à l'université d'agriculture, se promenait un jour dans les champs. Il rencontra un autre pâtre.

— Et comment qu'il va ton fils ? demanda l'ami.

— A merveille ! Justement, il vient d'apprendre une manière moderne et rapide de compter les moutons...

— Et comment ça ?

— Il compte simplement leurs pattes et divise par quatre.

●

La dame. — Sachez que quand on vient demander l'aumône on retire d'abord les mains de ses poches et on soulève son chapeau.

Le vagabond. — C'est que c'est une paire de bretelles que je voulais vous demander...

●

Pauline, 7 ans. — Alors, maman, en Angleterre les petites filles apprennent l'Histoire de France d'Angleterre ?

●

— Garçon, ce bifteck n'est pas mangeable. Appelez-moi le gérant.

— C'est inutile, monsieur. Il n'a pas pu y arriver non plus.

(*LES SOLUTIONS EN PAGE 12*)

IMAGES — Hebdomadaire paraissant le Dimanche. — Publié par la Maison d'Edition AL HILAL, E. & C. Zaidan, Directeurs-Propriétaires. — Adresse : Poste Centrale - Le Caire. Bureaux : Au Caire : Immeuble Al Hilal, Rue El Amir Kadadar. Téléphone : 46064 (5 lignes). Alexandrie : 42, Rue Nébi Daniel. Tél. : 27412. — Abonnements : Egypte et Soudan (nou-